

UNIVERSITE CHEIKH ANTA DIOP

FACULTE DES LETTRES ET DES SCIENCES HUMAINES

DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE

DAKAR (SENEGAL)

LA MIGRATION RURALE URBAINE DES SEREER DU SINE
VERS DAKAR ET SA BANLIEUE
LE CAS DES RESSORTISSANTS DE ÑAAXAR, NGAYOXEM ET SOB

MEMOIRE DE MAITRISE
PRESENTE PAR

ABDOU SALAM FALL

SOUS LA DIRECTION DE
ABDOULAYE BARA DIOP
PROFESSEUR DE SOCIOLOGIE

ANNEE UNIVERSITAIRE 1986-1987

UNIVERSITE CHEIKH ANTA DIOP

FACULTE DES LETTRES ET DES SCIENCES HUMAINES

DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE

DAKAR (SENEGAL)

**LA MIGRATION RURALE URBAINE DES SEREER DU SINE
VERS DAKAR ET SA BANLIEUE
LE CAS DES RESSORTISSANTS DE NĀAXAR, NGAYOXEM ET SOB**

MEMOIRE DE MAITRISE
PRESENTE PAR

ABDOU SALAM FALL

SOUS LA DIRECTION DE

ABDOULAYE BARA DIOP

PROFESSEUR DE SOCIOLOGIE

C. E. D. I. D. - ORSTOM

ANNEE UNIVERSITAIRE 1986-1987

INV. 97416

Avant-Propos

Le thème, la migration rurale-urbaine des Sereer du Siin vers Dakar, nous a été proposé par le Pr. Abdoulaye Bara Diop en collaboration avec André Lericollais, chercheur à l'ORSTOM. Notre objectif dans ce travail est de comprendre l'organisation de cette migration à Dakar. Compte tenu du temps que devaient durer nos recherches (12 mois), nous nous sommes contenté de l'étude des aspects urbains de l'exode rural.

Nous avons porté ainsi notre choix sur les migrants ressortissants de 3 villages : Naaxar, NGayoxem et Sob qui sont de taille différente et relèvent tous de l'arrondissement de Naaxar. Cette option est guidée par le souci de garder l'unicité de l'univers culturel des migrants enquêtés afin de permettre une plus grande rigueur dans l'analyse et l'interprétation du fait migratoire. Il demeure évident que le choix d'autres villages, d'enquête situés dans une autre partie du Siin, aurait modifié sensiblement la portée des informations collectées.

Une autre option a consisté à faire une étude de la migration sereer du Siin vers Dakar en dehors de toute comparaison avec des expériences de migration non seulement d'autres Sereer notamment les noonn, les Ndut ou les Saafeen, mais aussi d'autres ethnies telles que les tukulèr ou les joola.

Notre intention ici n'est pas de donner l'intelligence totale du phénomène migratoire Sereer siin-siin mais plutôt d'arriver à jeter les jalons de recherches futures plus ambitieuses.

Remerciements

Nous exprimons tout d'abord notre profonde gratitude à Monsieur le Professeur Abdoulaye-Bara Diop pour la confiance qu'il nous a faite en nous proposant le thème de la migration Sereer. Malgré ses nombreuses occupations, le professeur Abdoulaye Bara Diop a accepté de diriger ce travail avec compétence, rigueur et souplesse. Nous sommes sensible à sa disponibilité.

Nous associons très sincèrement André Lericollais, Guy Pontié et toute l'équipe ORSTOM travaillant sur l'évolution des systèmes agraires en pays sereer à ces remerciements pour leur soutien matériel et financier sans lequel ce travail n'aurait pu être réalisé.

Nos sentiments de reconnaissance vont également à tous nos professeurs particulièrement à Monsieur Momar Coumba Diop pour le grand intérêt qu'il n'a cessé de manifester à notre formation.

~~Notre profonde gratitude est aussi exprimée à l'égard de~~
Michel Garenne, Jacques Faye et Landing Savané qui nous ont aidé à préciser le thème de recherche et à élaborer le questionnaire ayant servi à l'enquête.

Nous remercions Messieurs André Sène, Abdou Baal Diouf et Damien Diop qui nous ont introduit en milieu Sereer et nous ont aidé lors de l'enquête de terrain.

Nos remerciements vont à l'endroit de Mme Dumy Ba (ORSTOM) qui a passé avec succès l'épreuve "du manuscrit de l'étudiant pressé".

Madièye MBodj nous a aidé à améliorer la présentation de ce travail.

Nous remercions tous ceux qui ont contribué à la réalisation de ce mémoire.

Ce travail a bénéficié de la lecture critique d'André Lericollais (Géographe), de Mamadou Diouf (Historien) et de Momar coumba Diop (Sociologue).

Qu'ils trouvent ici l'expression de nos sentiments d'amitié et de reconnaissance.

Notre profonde gratitude à l'endroit de tous ceux qui ont usé de leur temps pour avoir accepté de nous faire l'honneur de juger ce travail.

-----*-----

Nous dédions les lignes qui suivent à tous les migrants qui nous ont accepté en leur sein avec un élan naturel et une franchise à toute épreuve.

Sommaire

	Page
1. Introduction	1-18
1.1. Pourquoi l'étude de la migration ?	1-5
1.2. Problématique et hypothèses	5-7
1.3. Comment étudier la migration	7-11
1.4. La méthodologie utilisée	11-17
1.5. Définition de termes	18
2. Contexte socio-économique de la zone d'émigration	19-25
2.1. Aperçu historique sur la population Sereer	19-21
2.2. Position géographique de la zone d'émigration	22-25
2.2.1. Le village de Naaxar	
2.2.2. Le village de NGayoxem	
2.2.3. Le village de Sob	
3. Dynamique historique de la migration rurale-urbaine des Sereer de l'arrondissement de Naaxar	26-30
4. Caractéristiques de la migration rurale-urbaine des Sereer du Siin vers Dakar	31-76
4.1. Importance du flux migratoire de l'arrondissement de Naaxar vers Dakar	31-34
4.2. Les motifs de la migration rurale-urbaine des Siin-Siin	35-45
4.2.1. Des motifs économiques	
4.2.1. Des motifs socio-historiques	
4.3. La typologie des migrants	45-49
4.4. Le procès de travail des migrants	49-58

4.5. Le mode de vie des migrants à Dakar et sa banlieue	58-68
4.6. La vie associative à Dakar des migrants Sereer de l'arrondissement de Naaxar	68-76
5. Les spécificités féminines de la migration rurale-urbaine des Sereer de l'arrondissement de Naaxar	77-86
6. Les liens entre les migrants et leurs villages d'origine	87-90
6.1. Les opinions sur la migration	87
6.2. Les relations à distance	88-90
7. Conclusion	91-93
8. Annexes	94-107
8.1. Salaires minimaux hiérarchisés des domestiques et gens de maison	94
8.2. Questionnaire ayant servi à l'enquête	95-107
9. Bibliographie	108-121

1.1. Pourquoi l'étude de la migration ?

Le rapport de 1986 sur l'état de la population mondiale établi par le Fonds des Nations Unies pour les activités en matière de population conclut qu'"en l'an 2000, la moitié des habitants du monde vivront dans les villes".

On peut dès lors être tenté de se demander si cette explosion urbaine n'est pas surtout repérable dans les pays fortement industrialisés. L'UNESCO est formelle : en l'an 2000, "en Afrique, la population urbaine passera de 160 millions à 350 millions d'habitants, soit plus du double" (1).

Qu'est-ce qui explique donc cette croissance qui prend visiblement des formes sauvages, au point que les organismes internationaux appuient instamment sur la sonnette d'alarme ?

D'où viennent ces nouveaux habitants de la ville qui, à défaut d'être de vrais urbains, sont accueillis dans des bidonvilles, des quartiers dits flottants, des taudis, des bâtiments en ruine rappelant les squatters en Europe, ou qui irrémédiablement vont échouer dans la rue ? Ainsi, les yeux sont braqués sur le phénomène migratoire comme corollaire de cette urbanisation sauvage, avec tous ses effets pervers.

Ce sont donc les ruraux qui, pour l'essentiel, constituent le trop plein des villes pour ce qui nous occupe, car selon Landing Savané : "si les migrations internationales ont une grande importance dans les pays ouest africains en général et

(1) UNESCO, 1987 Année internationale du logement des sans-abri, p. 4.

sahéliens en particulier ; il reste que les migrations internes le sont encore plus" (1).

C'est ce que confirme une étude de l'OCDE/BM (2) qui estime que les migrants intérieurs sont près du double des migrants internationaux dans la région ouest africaine.

Le Sénégal en l'occurrence est l'exemple de pays où l'essentiel des migrations sont internes. Le modèle migratoire dominant est en particulier rural-urbain, entraînant un déséquilibre notoire de la répartition de la population dans l'espace. Avec 940.920 habitants, la région de Dakar abrite 18,8 % de la population sénégalaise sur 550 km² soit 0,3 % de la superficie du pays. La densité à Dakar est de 1711 habitants au km². Ce taux est extrêmement élevé comparativement à la densité moyenne sénégalaise qui est de 25 habitants au km² (3). Il y a donc au Sénégal un mouvement de population très dense. Selon le recensement démographique de 1976, le taux d'urbanisation pour le Sénégal dépasse 30 % (4). Le courant dominant des migrations est incontestablement orienté des zones rurales vers les grandes villes, Dakar notamment qui est véritablement une ville d'immigration.

(1) Landing Savané, *L'Importance des migrations dans le Sahel*, communication au Séminaire de présentation des données de l'enquête méthodologie migration, Bamako, 15-17 janv. 1985, Institut du Sahel, p. 9.

(2) Etude OCDE/BM citée par Landing Savané, op.cit. p. 9.

(3) Recensement Général de la population d'Avril 1976, Service national du recensement, Ministère de l'économie et des finances, p. 8.

(4) op. cit. p. 90.

L'explosion urbaine est en effet un phénomène récent au Sénégal. Mais elle est particulièrement remarquable du fait de la nature extravertie du modèle économique en oeuvre au Sénégal et en raison de la paupérisation croissante des populations rurales. Il est maintenant établi que les mouvements de populations sont un baromètre des mutations sociales. Or, les migrations constituent ainsi un cadre privilégié d'observation et d'étude non seulement des nouvelles tendances d'une société, mais aussi de ses dysfonctionnements dans le temps et l'espace, de ses symptômes de crise, de ses facultés d'adaptation ou de rejet, en somme de sa dynamique propre. C'est pourquoi le Professeur Abdoulaye Bara Diop écrivait, il y a deux décennies : "les migrations sont donc un champ d'investigation d'une extrême richesse. Elles sont à la base de beaucoup de dynamismes sociaux ; si elles permettent de voir les faits qui se maintiennent, les "conserves", elles donnent souvent l'occasion d'étudier les équilibres nouveaux qui se créent, les phénomènes originaux, les tensions, les crises qui naissent. Elles constituent, pour la recherche, un sujet particulièrement intéressant, qui mérite d'être examiné, d'autant plus qu'on a souvent négligé d'approfondir ce domaine de la sociologie" (1). Suivant cette ligne de pensée, les chercheurs ont fait de l'étude des migrations une préoccupation majeure dans les années 70. Néanmoins, les efforts sont restés timides concernant l'étude des migrations Sereer.

(1) Abdoulaye Diop, Société Toucouleur et migration, Dakar, IFAN, 1964, p. 5.

En effet, les migrations sereer à Dakar n'ont fait l'objet que de très peu d'études systématiques sous formes de publications scientifiques. Les seuls travaux connus sont ceux du démographe Bernard Lacombe (1972-1977) dont l'intérêt réside dans l'effort continu de définition de concepts clés comme "le groupe de migrants". Mais Lacombe ne prend pas en charge l'analyse sociologique de la migration. Comme il le relève lui-même, son approche de la migration est biaisée. Il se fonde, pour l'essentiel, sur un sous produit d'enquêtes du Dr. Cantrelle (1963-1965). Cette dernière remarque est valable pour l'étude commune DMS et ORSTOM portant sur la santé mentale et la sociologie de la migration des Sereer vers Dakar (1). Cette étude constitue une ébauche de l'analyse de la migration rurale-urbaine des sereer du Siin vers Dakar. Néanmoins, on peut s'interroger, à juste titre, sur la pertinence des instruments de collecte et le caractère descriptif voire empiriste de cette étude qui ne nous permet pas de comprendre l'essence du fait migratoire. Pourtant, aujourd'hui l'implication des sereer dans l'accroissement rapide de la population urbaine dakaroise est considérable si l'on prend en compte, par exemple, l'importance de la mobilité de la main-d'œuvre sereer saisonnière alors que, pour Pélissier (1966) le flux des sereer en général vers les centres urbains était très modéré comparativement à celui des wolof ou des Tukulër.

(1) Exode rural et urbanisation au Sénégal. Sociologie de la migration des sereer de Niakhar vers Dakar en 1970, Lacombe, Vaugelade, J. Diouf..., Dakar, 1977, n° 73 Travaux et Documents de l'ORSTOM, 207 p.

En revanche, François Pathé Diop et coll. après avoir montré que "le courant d'émigration des zones rurales vers les zones urbaines est devenu la direction migratoire la plus importante du pays" désignent le Siin-Saalum au premier rang des zones de départ de migrations vers Dakar. Il apparaît donc une évolution significative du flux de migrants sereer vers Dakar entre les années 70 et 80.

L'intérêt d'étudier la migration des Sereer Siin-Siin vers Dakar réside dans le fait que le Siin est l'une des plus importantes zones pourvoyeuses de main-d'oeuvre. A la différence du Saalum qui, à côté du Sénégal oriental, est l'un des foyers d'accueil de la migration rurale-rurale, le Siin est contraint de reverser une partie désormais importante de sa force de travail.

1.2. Problématique et hypothèses de travail

Le phénomène migratoire est un fait social tout à fait complexe dont l'analyse offre plusieurs directions. C'est pourquoi sa compréhension satisfaisante comme fait social total pose la nécessité de travaux pluridisciplinaires et aussi de recherches poussées, permanentes et de longue durée. Pour notre part nous nous intéressons en particulier aux modalités de fixation des Sereer Siin-Siin à Dakar et sa banlieue. En effet, l'insertion sociale en milieu urbain des migrantes et migrants ou nouveaux habitants de la ville -temporaires ou de longue durée- est un aspect particulièrement important pour l'étude sociologique de la migration rurale-urbaine.

Elle nous permet non seulement de mesurer l'importance du flux migratoire et de ses réseaux, de comprendre comment la migration est vécue par les Sereer Siin-Siin à Dakar mais aussi de saisir les processus sociaux qui en résultent. Autrement dit, à partir du milieu urbain, nous essayons de comprendre l'organisation de la migration rurale-urbaine des Sereer Siin-Siin. Ce faisant, nous nous intéressons aux procès de travail des migrants Siin-Siin dans la ville de Dakar, mais également à leur mode de vie et aux liens qu'ils entretiennent avec leur milieu de départ : le village. C'est ainsi que nous cherchons à vérifier s'il y a, au travers des nouvelles unités résidentielles qui se créent, une modification, un ajustement ou une recomposition de la famille Sereer ? C'est dire que nous essayons d'évaluer l'impact des relations à distance entre ces unités résidentielles qui naissent en ville et la famille villageoise.

Mais comme le note Jean Marc Gastellu : "le terrain est toujours beaucoup plus riche et dépassera toujours la problématique la plus savamment élaborée" (1).

En effet, l'élaboration d'une trame d'ensemble, loin de restreindre le terrain d'investigation doit pousser à la nécessité d'être attentif à tous les faits qui s'offrent au chercheur.

Notre problématique -l'organisation de la migration rurale-urbaine des Sereer Siin-Siin vers Dakar- est à la fois

(1) Jean Marc Gastellu, *L'Egalitarisme économique des Serer du Sénégal*, Paris, ORSTOM, 1981, Travaux et Documents de l'ORSTOM, n° 128, p. 12.

l'objet de notre étude mais aussi le prétexte à l'approche du fait migratoire dans ce qu'il présente d'épistémologique. En vérité, l'étude de la migration pose d'importants problèmes méthodologiques qu'on ne peut pas éluder, au risque de passer à côté de l'essentiel.

Voyons alors comment se présente ces difficultés méthodologiques à travers la littérature consacrée aux migrations et aussi par l'interrogation de notre modeste expérience de terrain.

1.3. Comment étudier la migration ?

Dans les recherches récentes, on relève une théorisation intéressante de la méthodologie d'enquête sur les migrations. Jean-Loup Amselle (1) et Samir Amin (2) combattent ce qu'il est convenu d'appeler la théorie des facteurs comme explication du phénomène migratoire. Selon ces auteurs, les migrations sont une conséquence de la stratégie économique-politique en oeuvre dans les sociétés. L'étude du phénomène migratoire, d'après Amselle, ne peut se contenter des "caractères ethno-culturels" pour déterminer les causes fondamentales des mouvements de populations. "Cette attitude revient, à notre avis, écrit-il, à faire de l'ethnie ou de la société un objet fétiche et aboutit presque toujours à une approche plus ou moins psychologisante ou

(1) Jean-Loup Amselle, Aspects et significations du phénomène migratoire en Afrique, in : Dossiers africains, Paris, 1976.

(2) Samir Amin, les migrations contemporaines en Afrique de l'ouest, Dakar, IDEP, 1972, Doc. ronéo.

culturalisante des phénomènes migratoires" (1). Il s'agit en revanche de prendre en compte les modes de production existants et les divisions sociales du travail qu'ils ont occasionnées dans le temps, les mettre en parallèle afin de déceler le nouvel équilibre stratégique qui se dessine. C'est ainsi qu'on peut toucher aux ressorts intimes qui régissent la société aux plans économique, politico-social et idéologique et comprendre les causes décisives des migrations. Il convient donc de cerner le fait migratoire en le mettant en rapport avec la structure économique et sociale elle-même. C'est l'avis de M. Rochefort qui précise : "Dans l'état actuel des connaissances, il faut, en fait replacer l'étude des migrations dans une optique plus générale de confrontation entre l'organisation de l'espace et les structures socio-économiques. Il faut essayer de comprendre la macrocéphalie, c'est-à-dire la trop forte croissance des grandes villes par rapport à leur capacité d'emplois, en étudiant les points de départ des migrants, dans leurs aspects géographiques, sociologiques et économiques" (2).

Dans la même perspective, Samir Amin va en guerre contre ce qu'il appelle "la théorie conventionnelle" qui explique la mobilité de la main-d'oeuvre par la nécessité que cette dernière éprouve d'"aller là où la rémunération est meilleure". Samir Amin montre qu'une telle approche nous éloigne de la saisie correcte de l'essence du phénomène migratoire. En effet, le déplacement de la force de travail n'est pas en soi une base de déséquilibre

(1) Jean Loup Amselle op. cit. p. 20.

(2) M. Rochefort, Migrations et déséquilibres villes-campagnes, Paris, Cahiers ORSTOM, 1973, Vol. X, n° 2/3, p. 308.

social. Toute stratégie de développement provoque des mouvements de populations ; l'essentiel est que la redistribution de la force de travail ainsi induite reste au service d'intérêts légitimes.

Partant de ce qui précède, il importe d'étudier la migration rurale-urbaine avec comme toile de fond les liens systémiques qui mettent en rapport la ville -lieu d'accueil des migrants- et leur milieu rural d'origine, le village. Mais la compréhension des causes fondamentales d'une telle migration ne nous dispense pas de l'analyse de ses traits caractéristiques qui révèlent le mode d'établissement en milieu urbain des migrantes et migrants, leur insertion professionnelle et même leurs opinions sur la migration.

Toutefois, Joel Gregory et Victor Piché (1) passant en revue les enquêtes sur les migrations africaines ont relevé des insuffisances méthodologiques majeures. Concernant plus précisément les migrations relatives au Sénégal, Grégory et Piché notent que : "la préoccupation historique est totalement absente", que les systèmes idéologiques liés aux migrations n'ont pas beaucoup intéressé les chercheurs, que les traditions orales n'ont pas été mises à contribution lors des collectes de données et que peu de choses sont connues sur le procès de travail. Néanmoins, ils écrivent que l'étude de Abdoulaye Bara Diop (1964)

(1) Joel Gregory, Victor Piché, la migration africaine vue à travers le prisme des enquêtes récentes in : Chaire Quetelet'83, Migrations internes : collectes des données et méthodes d'analyse, Département de démographie, Université catholique de Louvain, pp. 305-357.

et celle de Alice hamer (1981) constituent des exceptions intéressantes.

Il importe également de se distancier de cette approche qui privilégie "les motivations individuelles des migrants", comme c'est le cas de l'étude de Bernard Lacombe et collaborateurs consacrée aux sereer de ñaaxar présents à Dakar (1). C'est pourquoi, conscient de cet écueil méthodologique, Samir Amin affirme : "le choix rationnel du migrant n'est que la cause immédiate, apparente, une platitude qui ne nous avance nullement" (2). En fait, mener une enquête ne signifie pas s'en tenir à l'opinion, fût-elle celle des acteurs sociaux concernés. Toutefois, le "choix rationnel du migrant" n'est pas négligeable, il est même significatif, car il rend compte de la manière dont l'acteur (ici le migrant ou la migrante), impliqué dans un système, met en oeuvre ce que Michel Grozier appelle son "pouvoir d'expert". Le sociologue doit s'intéresser aussi à l'expression de ce "pouvoir d'expert", révélateur des astuces auxquelles l'acteur peut recourir dans une situation donnée. Voilà la preuve de l'approche plurielle à laquelle le sociologue recourt dans l'examen du fait social, bannissant dès lors tout stéréotype.

La réalité sociale -la migration par exemple- n'est pas un simple fait objectif ; il y a une part de subjectivité. La prépondérance d'un aspect sur l'autre, l'objectif sur le subjectif et vice versa, dépend du contexte historique dans

(1) Lacombe, Vaugelade, J. Diouf, op. cit.

(2) Samir Amin, op. cit. p. 16.

lequel se forme la migration. Pour tout dire, ces deux aspects se combinent formant ainsi un tout. C'est aussi ce qui explique l'intérêt largement manifesté aux histoires de vie des migrants comme méthode d'analyse du fait social*.

Voyons à présent comment nous avons procédé, dans notre enquête, pour la collecte de données fiables sur la migration rurale-urbaine des Siin-Siin vers Dakar et sa banlieue.

1.4. La Méthodologie utilisée

La recherche documentaire qui est le préalable à toute étude a été assurément la première étape de ce travail. Son but est de nous permettre :

- d'être à jour par rapport à la production scientifique ayant trait à notre thème de recherche ;
- de dresser une bibliographie exhaustive ;
- de nous familiariser avec l'appareil conceptuel le plus approprié ;
- de mieux construire notre objet de recherche.

C'est ainsi que nous nous sommes intéressés aux publications scientifiques se rapportant aux migrations, à la société sereer, aux faits urbains, au contexte socio-économique

* "Méthode d'observation et d'enregistrement. Tout comme le pluviomètre ou l'anémomètre du météorologiste qui étudie la température. Ce qui signifie brutalement qu'elle est un instrument spécifique de cueillette de données, avec ses limites et ses possibilités, mais rien de plus. Son utilisation doit donc répondre à des questions et à des objectifs précis sans quoi elle ne peut être d'aucune utilité réelle." Louis Morin, Histoires de vie et mutations récentes de la société québécoise. Dossier de travail n° 2, Doc. ronéo. Université de Laval, p. 34.

du Sénégal en général et au Siin en particulier. Nous avons été amené à concevoir le projet de recherche dans lequel nous exposons le bien fondé de notre thème de recherche, la méthodologie et les critères de choix du terrain d'enquête. Concernant ce dernier aspect -choix du terrain d'enquête- nous avons essayé d'inscrire notre travail dans la dynamique des efforts soutenus de l'équipe pluridisciplinaire de l'ORSTOM travaillant sur les systèmes agraires et la Société Sereer. Cette expérience d'implication dans un travail d'équipe nous a beaucoup facilité la tâche notamment pour l'orientation de notre recherche, la connaissance de la société sereer, l'évaluation de l'adéquation de nos instruments de collecte de données par rapport au fait social étudié.

Bénéficiant donc de l'expérience de cette équipe de chercheurs chevronnés et dans laquelle nous avons eu la chance et le privilège de cotoyer notre directeur de recherche, nous avons fait l'option de nous consacrer à l'aspect urbain de la migration rurale-urbaine des Siin-Siin vers Dakar et sa banlieue. Dans le même temps, nous avons pris le soin de travailler sur les ressortissants à Dakar de trois villages de l'arrondissement de Ñaaxar, de taille différente, notamment : Ñaaxar, Ngayoxem et Sob. Au plan démographique, l'arrondissement de Ñaaxar, situé en plein coeur de la région historique du Siin, présente l'avantage d'être bien connu car une enquête à passages répétés s'y déroule depuis plus de 25 ans, de 1962 à aujourd'hui (1987) dans le cadre des recherches menées par l'ORSTOM.

D'autre part, des travaux d'une grande portée scientifique ont déjà été et continuent d'être consacrés à cet arrondissement. L'exemple de la publication de André Lericollais intitulée : Sob, Etude géographique d'un terroir sérère (Sénégal), est tout à fait illustratif.

Tout ceci ne nous a pas dispensé de faire l'observation de terrain à Dakar mais aussi dans ces trois villages d'où les migrants étudiés sont originaires. A l'aide d'un canevas de discussion, nous avons ainsi eu des entretiens collectifs et individuels avec des personnes dans ces villages et à Dakar. Nous les avons interrogées dans un premier temps particulièrement sur l'historique de la migration, son importance actuelle et sur comment retrouver les migrants à Dakar.

C'est ainsi que nous avons effectué des visites de courtoisie auprès des migrants et migrantes dans plusieurs quartiers de Dakar, dans la double perspective du prolongement de la phase d'observation de terrain et aussi d'une mise en confiance réciproque, grâce à des débats informels sur la migration en général. En effet, étant d'une ethnie différente de la leur et ne parlant pas leur langue, nous nous attendions à d'énormes difficultés de communication avec les migrants. Tel ne fut pas le cas, car la mise en confiance procède davantage des méthodes d'approche que de l'appartenance ethnique. En plus, l'écrasante majorité des migrants comprennent le wolof qui est notre langue maternelle.

Nous avons bénéficié de services de jeunes étudiants originaires des villages d'enquête, qui nous ont particulièrement aidé à connaître les migrants, leurs lieux d'habitation et de travail. En outre, nombre de migrants se sont livrés davantage à nous pendant que nous étions seul que lorsque nous nous faisons accompagner. Un des enquêtés n'a pas hésité à affirmer qu'il est plus à l'aise quand il discute de son vécu avec un étranger à son milieu d'origine, qu'avec ses propres parents Sereer, fussent-ils étudiants ou chercheurs. "Chez nous, devrait-il ajouter, le sens de la communauté est tellement fort que les migrants doivent s'entourer de discrétion de peur d'être sollicités de partout".

Nous avons dès lors compris qu'il s'agissait de garantir aux enquêtés la "protection" des informations qu'ils nous livraient. D'autres migrants étaient surtout fiers de voir un étudiant s'intéresser à leur communauté.

Bref, si nous avons été accepté par les migrantes et migrants, c'est aussi au prix d'un temps considérable et d'une certaine disponibilité qui peuvent paraître un luxe pour une recherche aussi limitée dans le temps que celle-ci.

Conscient de cet acquis -une assez correcte mise en confiance- nous avons procédé à un recensement systématique des migrantes et migrants avec comme renseignements : Nom et prénom, village d'origine, occupation professionnelle à Dakar, quartier d'habitation à Dakar et statut migratoire, c'est-à-dire migrants temporaire ou de longue durée. Ce recensement n'a pas concerné toute la population originaire des villages de ñaaxar, Ngayoxem

et Sob présente à Dakar au moment de l'enquête. Seuls les migrants actifs ont été pris en compte.

En effet, en dépouillant les résultats des fiches émigration de l'enquête démographique ORSTOM "Population-Santé à Niakhar" notamment la seule période 1982-1986, nous étions en présence d'une liste bigarrée de gens originaires, présents à Dakar, de deux des villages d'enquête : Ngayoxem et Sob. C'est-à-dire qu'à côté des migrants venus vendre leur force de travail -en tout cas valides-, ceux que nous avons appelé migrants actifs, se trouvent aussi de vieilles personnes venues pour quelque raison à Dakar, mais aussi de jeunes enfants accompagnant leurs parents à Dakar etc...

Il a donc fallu élaguer de la liste tous ceux qui n'étaient pas migrants actifs et surtout la compléter par notre recensement à partir du milieu urbain.

C'est ainsi que nous avons recensé 443 migrants actifs suivant ces proportions : 283 ressortissants de Niakhar, 130 de Ngayoxem et 30 seulement de Sob.

Comme on le voit, avec ces données générales sur la population-cible, nous disposons des moyens de construire un échantillon des migrantes et migrants de notre zone d'enquête. Nous avons choisi de faire le sondage (enquête à base de questionnaire) sur 15 pour cent de la population-cible soit 66 migrants actifs répartis proportionnellement à la taille des listes de migrants recensés par village. C'est pourquoi nous

devions interroger 42 Migrants de Ñaaxar, 19 de Ngayoxem et 5 de Sob. Le dépouillement du recensement des migrants actifs nous a aussi permis de répartir la population-cible suivant une dizaine de catégories socio-professionnelles.

Ainsi, l'échantillon fut constitué, en tenant compte de l'importance de chaque catégorie socio-professionnelle suivant le village concerné. Autrement dit, le nombre de migrants actifs à interroger pour chaque village est réparti suivant le pourcentage acquis de chaque catégorie socio-professionnelle. Cependant la catégorie socio-professionnelle que constituent les élèves et étudiants n'a pas été pris en compte au moment de l'élaboration de l'échantillon.

Enfin, dès que nous avons obtenu les quotas de migrants à interroger par village et par catégorie socio-professionnelle, nous avons procédé à un tirage au sort pour déterminer les enquêtés. Au préalable, nous avons élaboré nos instruments de collecte de données notamment le guide d'entretien et le questionnaire. C'est ainsi qu'on retrouve les centres d'intérêt suivants communs au guide d'entretien et au questionnaire :

- 1) identification du migrant
- 2) statut professionnel du migrant
- 3) réseaux migratoires
- 4) le mode de vie à Dakar
- 5) liens entretenus par le migrant avec son village d'origine
- 6) opinions sur la migration.

Le guide d'entretien a surtout permis de dresser des histoires de vie qui sont des documents d'une richesse déroutante, mais aussi d'un usage tout à fait complexe. Du fait de leur caractère assurément heuristique,, nous avons cherché à diversifier les migrants interrogés à cet effet, afin de camper le plus de cas de figure possible. Ainsi, nous avons dressé une dizaine d'histoires de vie de migrants.

Le guide d'entretien a été aussi notre référence lors des discussions de groupe que nous avons suscitées durant tout le temps qu'a duré l'enquête de terrain. C'est également ce souci de disposer d'informations qualitatives qui nous a amené à diversifier les axes du questionnaire et même à multiplier sciemment les questions (voir en annexe le questionnaire). le questionnaire comporte 127 questions, ce qui allonge considérablement le temps d'interview.

Aussi faut-il noter l'intérêt de tester les instruments de collecte. En fait, nous avons d'abord administré le questionnaire à 15 migrants tirés au hasard à partir de l'échantillon choisi, soit 22,7 pour cent de ce dernier. C'est ce qui nous a permis par la suite d'affiner le questionnaire et de mieux conduire les entretiens avec les migrants.

Nous avons aussi pris l'attache d'un linguiste universitaire, originaire de notre zone d'enquête pour recourir aux termes sereer et autres formulations qui traduisent le mieux certaines parties du questionnaire afin de communiquer correctement avec les enquêtés. Ces termes sereer ont constitué

pour nous une réserve de base à laquelle nous avons fait appel chaque fois que nous soupçonnions des défauts de communication.

1.5. Définition de termes :

- Migration rurale-urbaine : En définissant la migration comme "un changement du domicile ou du lieu de résidence habituel", le système des nations-Unies met en valeur la dimension incontestablement spatiale du déplacement mais occulte le changement d'activité qui intervient particulièrement dans la migration rurale-urbaine. C'est pourquoi, par migration rurale-urbaine, nous désignons le fait de quitter une résidence rurale (ici le Siin) au profit d'une résidence urbaine (ici Dakar), déplacement qui s'accompagne d'un changement qualitatif dans l'activité productive de l'intéressé.

- La population-cible est ici constituée de l'ensemble des immigrants ressortissants des villages de ñaaxar, Ngayoxem et Sob, présents à Dakar et sa banlieue lors de la période d'enquête (septembre 1986 à juin 1987) et recensés par nous.

- Migrant actif : il s'agit là de l'immigrant en âge de production. Ce terme ne prend pas en compte toutes les personnes d'âge jeune compris entre 0 et 8 ans*, ni les vieilles personnes qui ne sont plus en activité ainsi que les malades venus se soigner, ou les visiteurs de passage à Dakar. Toutefois des personnes infirmes mais actives sont considérées comme des migrants actifs.

* Cet âge se justifie par le simple fait que nous avons rencontré lors de l'enquête des jeunes filles de 8 ans en activité productive.

2. Contexte socio-économique de la zone d'émigration

2.1. Aperçu historique sur le peuplement Sereer :

La société sereer a fait l'objet de plusieurs études. A titre d'exemples, on peut citer les travaux de Paul Pélissier (1966), de Henri Gravrand (1983), de André Lericollais (1972), de Marguerite Dupire (1977), de Charles Becker (1984), de J.P. Dubois (1975). On peut retenir simplement que les Sereer sont originaires de la vallée du Fleuve Sénégal. Leur départ de cette vallée date du XI^e ou XII^e siècle. "En somme, écrit Pélissier, les Sérér occupaient sans doute dès le XIII^e siècle un territoire couvrant leur actuel habitat, au moins au nord d'une ligne correspondant aujourd'hui à la route de MBour-Fatick. Ils n'y constituaient pas un Etat mais une société paysanne égalitaire et acéphale, formée de juxtaposition de grandes familles isolées au coeur de leurs clairières" (1).

Au XIV^e siècle une aristocratie gelwaar s'installe dans le Siin contribuant à sa stabilisation en imposant aux sereer son pouvoir politique. Néanmoins les sereer conservèrent leur civilisation paysanne. Par ailleurs les rapports de jaxaaw, la capitale politique du Siin, avec le colonisateur n'étaient pas fondamentalement conflictuels. Pélissier relève à ce propos qu'"aucune rupture ne vint donc ébranler le monde Serer au moment de la colonisation et y provoquer des mouvements comparatifs à ceux dont le pays Wolof était, au même moment, le théâtre" (2).

(1) Paul Pélissier, les Paysans du Sénégal, les civilisations agraires du Cayor à la Casamance, St. Yrieix, Imprimerie Fabriege, 1966, p. 196.

(2) Paul Pélissier, op. cit. p. 202.

A la différence de la société Wolof très expansive et complètement absorbée par l'économie de traite, le Siin intégra lentement les circuits de cette dernière, en restant toutefois attaché aux cultures vivrières. On le voit donc, les Siin Siin ont imaginé et mis en oeuvre les moyens de leur repli sur eux-mêmes. Cette logique conservatrice n'a cependant en rien annihilé la créativité des sereer. Elle a plutôt été un élément de référence permanente dans l'évolution de la société Sereer. Pierre Bouttier, à la suite de nombreux chercheurs, voit dans l'agriculture semi intensive Sereer, fondée sur une judicieuse articulation agriculture-élevage-foresterie, un modèle particulièrement original. Cette logique non expansive a sans doute favorisé le dépassement des contradictions auxquelles le paysan sereer fut confronté. Il s'agit : d'une part du "nomadisme pour l'élevage et de la sédentarisation pour l'agriculture" et d'autre part de "la coexistence de deux activités concurrentes sur un même terroir : protéger les cultures des bovins". C'est cela que Pierre Bouttier reconnaît être un succès certain car écrit-il : "les paysans Sérér durent dépasser la sédentarisation des troupeaux, alors même que les rendements des pâturages naturels contraignent à leur mobilité. La sédentarisation des troupeaux implique la création de pâturages artificiels à hauts rendements, de composition floristique voulue par l'homme, et sur lesquels le bétail en nombre contrôlé est astreint à une utilisation gérée par l'homme. Les paysans Serer trouvèrent la solution originale non pas dans la création de pâturages de

saison sèche par irrigation des terres mais en développant des pâturages arborés" (1). Ce fut là tout l'intérêt de la constitution de parcs arborés d'accacia albida, véritable innovation du paysan Sereer.

Aussi, convient-il de relever que le repli sur soi s'est perpétué et expliquerait en partie la perte de contrôle du Saalum par les Sereer du Siin, leur non expansionnisme dans l'intégration arachidière et enfin l'implication très tardive des Siin-Siin dans l'exode vers Dakar, ce que péliissier a appelé "la place très modeste que (la paysannerie Sereer) a prise dans le développement urbain et qui fait un vif contraste avec l'élan vers les villes qui anime ses voisins du nord" (2).

Mais à force de se replier sur eux-mêmes, les Siin-Siin ont fini par s'enfermer dans un pays très étroit, incapable de contenir toute la population très importante. Pour le peuplement Sereer du Siin, historiquement, les risques d'un brutal et important reversement se dessinaient. Dans le même temps, Dakar la capitale, qui s'affirmait en tant que nouveau pôle industriel, exerçait une véritable attraction sur les peuplements ruraux. le repli sur soi devenait caduc car le contexte socio-économique rendait fragile et vulnérable l'équilibre séculaire de la paysannerie Sereer.

(1) Pierre Bouttier, origine et crise des systèmes agraires wolof et serer au Sénégal : les mécanismes de la rupture des équilibres alimentaires et écologiques, Juillet 1978, Institut d'étude de développement économique et social, Panthéon-Sorbonne, Paris 1er, Thèse de 3e cycle sous la direction de marcel Mazoyer, p. 36.

(2) Paul Péliissier, op. cit. p. 190.

2.2. Position géographique de la zone d'émigration

L'arrondissement de Naaxar est au nord-est de la région historique du Siin dont il était -comme son nom l'indique- le grenier. Il appartient à la région administrative de Fatick. Il totalise 65 villages sur une superficie de 410 km² avec une population évaluée en 1985 à 47 646 personnes soit une densité de 116 habitants au km². La superficie cultivable à la même date était de l'ordre de 35 000 ha*. La moyenne pluviométrique était de 462,3 mm en 1986 contre 375,8 mm en 1985**.

2.2.1. Le village de Naaxar

Naaxar est aussi le chef lieu de la communauté rurale du même nom et qui s'étend sur 153 km² couvrant ainsi 27 villages et une population évaluée à 18421 personnes. La superficie cultivable de la communauté rurale est de 11.700 ha. Le sol est sablonneux dépourvu d'argile (joor) au sud du village de Naaxar tandis qu'au nord-est, il est sablo-argileux (joor dekk)**.

Naaxar est l'un des plus gros villages de la zone. Son installation date de l'époque de la Lingeer Maana Njaalo njaay. La tradition rapporte qu'un jour, la lingeer vint à passer, venant de Njaalo, petit quartier de Ngayoxem et se rendait à Jaxaw où résidait le Buur Siin. Ainsi elle salua les gens et leur demanda ce qu'ils faisaient. Ces derniers lui répondirent qu'ils installaient un village. Elle insista derechef pour connaître le nom du village. Nous vous laissons le soin, lingeer, de lui donner un nom rétorquèrent les gens qui continuaient leur

* Source : centre d'expansion rurale (CER) de naaxar.

** Source : centre d'expansion rurale (CER) de naaxar.

besogne. Sur ces entrefaits, la lingeer leva les yeux et vit une femme qui vannait le mil. Elle leur dit alors d'appeler le village ñaaxar : comme pour signifier qu'ils ne manqueraient pas de ñaax, allusion au mil. après quoi, la lingeer en informa le buur Siin qui fit d'elle Jee naaxar. C'est ainsi que l'autorité de ñaaxar fut détenue par une femme jusqu'à la nomination d'un chef de canton à ñaaxar par le colonisateur. Bref ñaaxar resta un véritable pôle économique avec l'expansion de la culture du mil ; d'où le rôle de centre d'échange commercial qu'il joua à l'avènement de la traite arachidière avec ses piliers constitués par les maisons de commerce bordelaises et lybano-syriennes.

Ñaaxar est aujourd'hui un milieu rural qui a subi l'influence du mode de vie urbain et son corollaire la wolofisation malgré le conservatisme Sereer latent. Le tableau (1) suivant donne une idée de l'importance de la population essentiellement sereer du village de ñaaxar sur les trois dernières années :

Tableau 1 : Population de Naaxar sur les 3 dernières années
Source : centre d'expansion rurale (CER) de naaxar.

Année	Nbr. de carrés	Total		+ de 70 ans		Total
		Hommes	Femmes	Hommes	Femmes	
1984/1985	422	805	1120	1134	1037	4264
1985-1986	430	783	1090	1247	1156	4382
1986-1987	452	801	1124	1330	1223	4588

2.2.2. Le village de Ngayoxem

Il est le chef lieu de la communauté rurale du même nom qui regroupe 18 villages. La population du village de ngayoxem est de l'ordre de 1 800 personnes sur une superficie de 1 442 ha. Selon la tradition, la fondation du village date du XIV ou XVe siècle. Les Sereer constituent l'écrasante majorité de la population. C'est dans ce village que le repli sur soi s'est le plus exprimé du fait aussi des motifs premiers d'établissement. En tout cas, on peut relever avec Bocoum que les njaay qui ont rejoint les premiers le fondateur du village Samba Yukus sont "des wolof sererisés, venu du Baol à la recherche d'une terre d'asile et non de cultures" (1).

2.2.3. Le village de Sob

L'étude de haute facture que A. Lericollais a consacré à Sob établit l'ancienneté de ce village. La pureté de la population sereer est d'évidence. A la différence de Naaxar où l'activité commerciale est importante, Sob abrite une population profondément paysanne, évaluée à 552 personnes en 1965 et à 728 en 1987*.

Sob est donc un petit village, Ngayoxem un village moyen, tandis que Naaxar est un gros village. Au total, on se trouve incontestablement ici en présence de peuplements ruraux essentiellement sereer, caractérisés au plan démographique par une forte fécondité, une mortalité relativement importante. Le solde migratoire est de - 9.

(1) M.L. Bocoum, Etude monographique d'un terroir Sereer (Ngayokheme), les structures de peuplement et les systèmes de production, doc. ronéo. p. 4.

* Michel Garenne (1987).

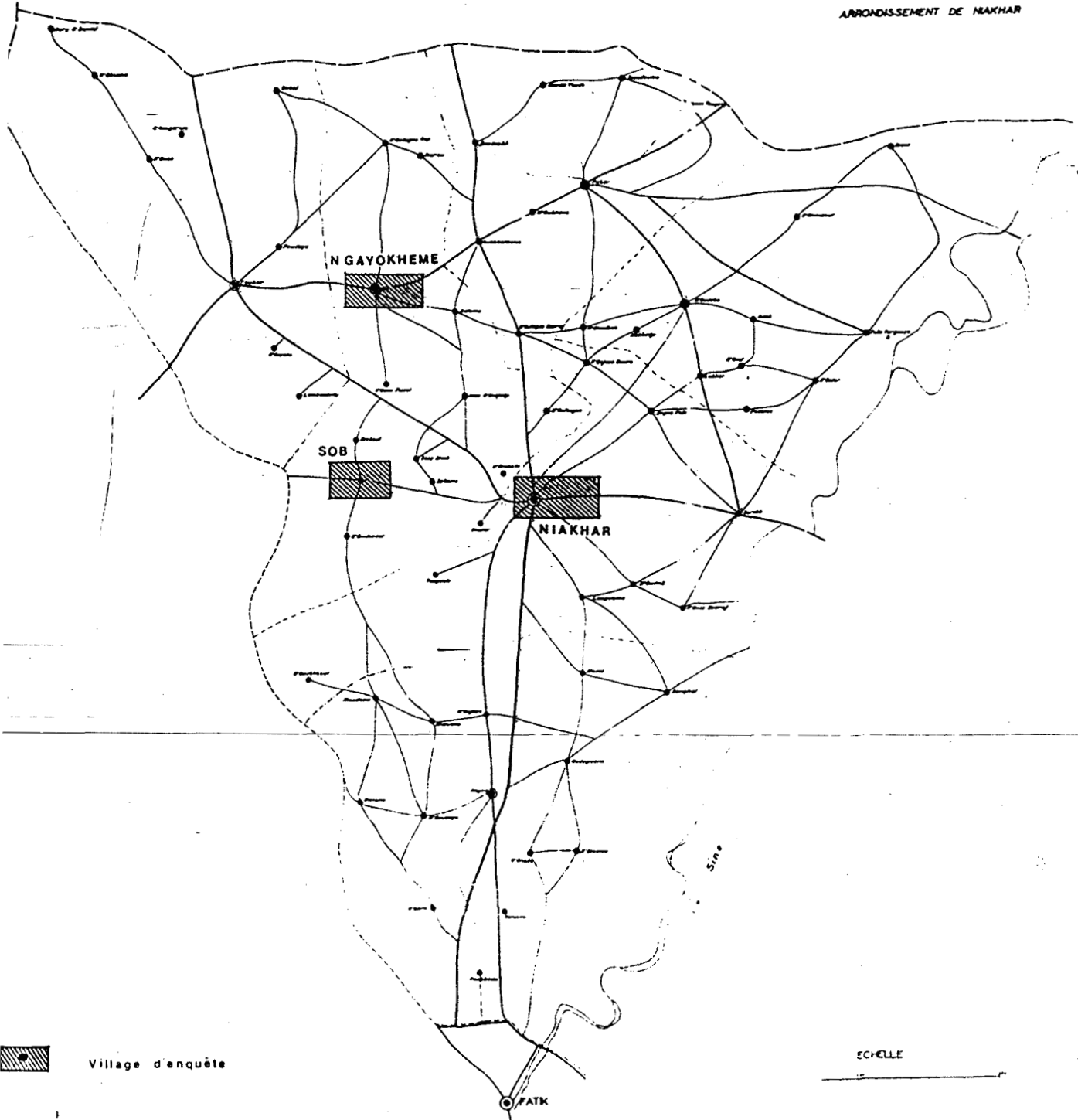
C'est ce que confirment ces résultats* de l'enquête démographique de Michel Garenne de l'ORSTOM réalisée dans l'arrondissement de Naaxar.

Taux/1000	1969-1971	1972-1981	1983-1985
Natalité	47	50	51
Mortalité	- 35	27	24
Solde migratoire	- 3	- 18	- 9
accroissement naturel	11	23	27
accroissement population	9	5	18

* Ce tableau est extrait de la publication sur les études démographiques à paraître de Michel Garenne de l'ORSTOM (1987)

ENQUETE DANS LE SINE

ARRONDISSEMENT DE NIAKHAR



Village d'enquête

EHELLE

PATK

Source: par le Service de la Recherche

3. DYNAMIQUE HISTORIQUE DE LA MIGRATION RURALE-URBAINE DES SEREER DE L'ARRONDISSEMENT DE NAAXAR

Les groupes minoritaires réussissent bien souvent à défier les aléas de la nature et à élaborer des stratégies novatrices, expression d'une grande ingéniosité. Les sereer du Siin sont de ceux-là pour avoir réussi, en zone tropicale sèche, une révolution agraire. Aussi ce remarquable effort sur soi contribua-t-il à créer un certain équilibre grâce auquel les sereer du Siin n'eurent pas besoin de migrer en reversant des flux de main d'oeuvre sur Dakar. n'eût été la pression extérieure, nul doute que les sereer auraient continué à puiser dans leur génie propre pour s'adapter aux conditions du milieu et braver les difficultés liées à l'étroitesse des terroirs et à la pression démographique. En effet les seules migrations signalées par les sources orales furent politiques. Ce furent des migrations forcées. Il y eut d'abord le travail forcé qui entre autres amena des sereer de l'arrondissement de naaxar à prendre le chemin de Dakar pour conduire des boeufs en vue du ravitaillement de la France coloniale. C'était là une participation obligée à l'effort de guerre qui mobilisa des sereer de Naaxar qui n'ont pu regagner le Siin que plus tard.

Par ailleurs d'autres migrations forcées ont été signalées du fait précisément de conflits avec les chefs de canton dont il serait d'ailleurs intéressant d'étudier systématiquement le rôle -de bras séculier- dans la destabilisation de l'organisation socio politique des Sereer. Enfin, il ressort également de l'évolution du Siin, une migration

saisonnaire vers des zones rurales et même vers des villes comme ~~Banjul~~. Mais il s'agissait là d'une migration non seulement individuelle mais très isolée par rapport à la dynamique de la population dans l'actuel arrondissement de Naaxar.

Par ailleurs, dans l'ensemble, les rapports entre ceddo et baadolo n'ont pas dégénéré pour entraîner des migrations forcées. Donc se confirme une stabilité certaine de la paysannerie Sereer, avec une nette hostilité vis à vis de l'exode rural. Analysant la place négligeable des Siin-Siin dans la croissance du peuplement urbain dakarois, Pélissier signale cependant : "La proximité immédiate du Cap-Vert et la situation du Sine en bordure des grands axes ferroviaires et routiers conduisant de Dakar à Kaolack ne permettent pas de tenir l'isolement pour responsable de cette situation, bien au contraire" (1).

Les raisons de ce refus d'exporter sa force de travail à Dakar sont à rechercher dans les conditions de la reproduction du corps social dans le Siin.

En revanche, au lendemain de la seconde guerre mondiale, précisément à partir des années 50, le capitalisme naissant finit par avoir raison sur le système agraire Sereer en obligeant les Siin-Siin à vendre une partie de leur force de travail en ville. Le village de Naaxar - parce que très impliqué dans le réseau de la traite arachidière et de l'administration coloniale devint très fragile pour résister plus longtemps à l'attraction qu'exerçait désormais Dakar. Il convient également de noter

(1) Paul Pélissier, op. cit. p. 190.

~~l'importance des efforts déployés par la puissance colonisatrice~~
afin d'imposer une domination idéologique sur le peuplement rural. En effet, à la suite de André Lericollais (1972) nous constatons que la scolarisation a favorisé l'exode rural. Lericollais écrit : "... à notre connaissance aucun titulaire du certificat d'étude ne cultive la terre dans l'arrondissement de Niakhar" (1). En réalité, l'école de Ñaaxar, fonctionnelle depuis 1934, se posa en "maison modèle du village" cultivant dès lors dans l'esprit des jeunes Sereer l'idée que la réussite de l'homme passait par sa perméabilité face aux valeurs dites modernes.

Il fallait tourner le dos à l'agriculture et à l'élevage, bref à tout travail manuel pour aspirer à des emplois de bureau et autres stéréotypes de la "modernité" et de "l'urbanité". C'est pourquoi ceux qui réussissaient au certificat d'étude, comme du reste les victimes de cet enseignement sélectif, prenaient le chemin de Dakar non sans exercer une sérieuse influence idéologique sur le milieu de départ.

L'impact de la scolarisation sur le déclenchement voire la généralisation de la migration rurale-urbaine des Sereer de l'arrondissement de Ñaaxar vers Dakar mériterait une étude particulière. En attendant, nous pouvons retenir sans aucun doute que la première génération de migrants Sereer de l'arrondissement de Ñaaxar établis à Dakar avait fréquenté l'école française.

(1) André Lericollais, Sob étude géographique d'un terroir Sérèr (Sénégal), Paris, Mouton, 1972, p. 102.

D'ailleurs ce n'est pas un hasard si 78,5 % des enquêtés de Ñaaxar déclarent avoir fréquenté l'école alors qu'à NGayoxem et Sob le taux des non-scolarisés est nettement plus important. Cf. tableau (2) fréquentation de l'école. Mais même à NGayoxem, nos investigations nous ont amené à conclure que les premiers migrants établis à Dakar sont scolarisés. En fait, avant la construction de l'école de NGayoxem en 1960, une minorité de jeunes de ce village bénéficiait de la scolarisation à Jowin et dans d'autres structures d'instruction de la mission catholique en général.

Si les migrants originaires de Ñaaxar ont en majorité abandonné les études après le CM2 (cours moyen deuxième année consacrant la fin du cycle d'enseignement primaire) pour s'établir à Dakar, 51,5 % des migrants ayant fréquenté l'école française, c'est bien parce que le phénomène de décomposition de la paysannerie suivit le chemin de l'école. Cf. tableau (3) et (4). D'autre part, le fait que 62 % de l'échantillon soit 41 cas de migrants sur 66 sont scolarisés illustre bien le rôle joué par l'école française dans la maturation des conditions ayant entraîné la migration rurale-urbaine des sereer de l'arrondissement de Ñaaxar à Dakar, et par conséquent dans la désaffectation de l'activité agricole.

Il apparaît donc que l'école a accentué une tendance dont l'explication se trouve, sans doute, ailleurs comme nous le verrons dans l'exposé des motifs de l'exode rural.

Tableau 3 : Fréquentation de l'école française.

Village d'origine des migrants	Scolarisés		non-scolarisés	
	Nbre de cas	%	Nbre de cas	%
Naaxar	33	78,5 %	9	21,4 %
NGayoxem	6	31,5 %	13	68,4 %
Sob	2	-	3	-
Totaux	41	62 %	25	37,8 %

Tableau 4 : Niveau de scolarisation

Village d'origine des migrants	Dernière classe fréquentée							
	Cours Elémentaire	Cours Moyen 2e année	6ème à 4ème secondaire	Brevet d'étude 1e cycle	Brevet d'Etude Prof. BEP ou CAP	2nd ou 1ère cycle	Baccalauréat	Autres
Naaxar	3	17	3	4	1	2	2	1
NGayoxem	2	-	-	3	-	-	1	-
Sob	-	-	1	-	-	-	-	1

4. CARACTERISTIQUES DE LA MIGRATION RURALE-URBAINE DES SEREER DU SIIN VERS DAKAR :

4.1. Importance du flux migratoire de l'arrondissement de ñaaxar vers Dakar

Comme nous l'avons relevé dans la présentation de la méthodologie utilisée, le recensement auquel nous avons procédé nous a amené à dresser une liste des migrants ressortissants des 3 villages pris en compte. Ainsi avec 443 migrants actifs, nous avons plus de 6 pour cent de la population des 3 villages réunis, constitués d'immigrants présents à Dakar en 1986-1987. Comparé à la population active des 3 villages, ce pourcentage pourrait être révisé largement en hausse. C'est dire que la part des sereer de l'arrondissement de ñaaxar dans l'accroissement de la population urbaine dakaroise n'est plus aussi négligeable (1). On y retrouve des migrants de 10 à 59 ans. Comme le montre le tableau (5), il y a une forte concentration au niveau de deux tranches d'âge : de 20 à 29 ans et de 30 à 39 ans soit 80 pour cent de l'échantillon. Ce tableau est illustratif de l'évolution de la migration rurale-urbaine. La tranche d'âge entre 10 à 14 ans concerne les filles venues tenter leur première expérience en ville. Nous y reviendrons dans la partie consacrée aux spécificités féminines de la migration.

(1) L'enquête ORSTOM/OMS sur la migration des Sereer de ñaaxar vers Dakar en 1970 avait permis d'estimer à 8,1 % des résidents de ñaaxar.

23 ans : 44 % et 30 à 39 ans : 36 % soit un total de 80 % de l'échantillon permet simplement de dater les flux les plus importants de la force de travail des serereer de l'arrondissement de ñaaxar vers Dakar. Ces tranches d'âge concernent les migrants nés entre 1948 et 1957 et entre 1938 et 1947.

Les générations qui sont venues un peu avant à Dakar - tranches d'âge comprises entre 40 et 49 ans et 50 et 59 ans soit au total 9 % ont surtout préparé le terrain à leurs cadets. En vérité, ces dernières générations de migrants sont plutôt du village de ñaaxar qui est entré le premier dans la migration rurale-urbaine. Ngayoxem suivra à partir des années 60 avec de premières vagues issues de l'école française et aussi des filles, travaillant comme domestiques à Dakar. Le nombre élevé de cas situés entre 20 et 29 ans pour le village de Ngayoxem notamment 12, comparativement au ressortissants de ce village interrogés, est une preuve que la migration rurale-urbaine s'est surtout accentuée à partir des années 1970 correspondant au déclenchement du cycle de sécheresse (1).

(1) Fatou Sow écrit dans La Migration à Dakar in : Les migrants et l'économie monétaire en Sénégambie, p. 230 : "la crise sociale engendrée par la sécheresse a été en grande partie le résultat de mauvaises options politiques prises après l'indépendance. Il faut convenir avec C. Messiant qu'"il n'y a pas eu de catastrophe brutale en 1972, mais aggravation progressive de la situation, chaque nouvelle année de sécheresse trouvant la population encore plus démunie et incapable d'y faire face" et avec J. Copans qu'il faut "penser à la sécheresse en tant que révélateur d'une certaine évolution historique, social et politique. Et cette histoire est celle d'une dépendance destructrice".

Tableau 6 : Des lieux de naissance des migrants

Né à Naaxar		Né hors Naaxar		Né à NGayoxem		Né hors NGayoxem		Né à Sob		Né hors Sob		Totaux
Nbre de cas	Pourcentage	Nbre de cas	Pourcentage	Nbre de cas	Pourcentage	Nbre de cas	Pourcentage	Nbre de cas	Pourcentage	Nbre de cas	Pourcentage	Nbre de cas
38	90	4	10	18	95	1	5	5	100	-	-	66

Totaux : nombre de cas nés dans les villages d'émigration : 61 soit 92,5 %.

nombre de cas nés hors des villages d'émigration : 5 soit 7,5 %.

Enfin, aucun cas de migrant ayant 60 ans et plus n'est signalé. C'est peut-être l'expression d'un attachement au terroir d'origine. Interrogés sur une éventuelle installation définitive au village d'origine, 94 % des migrants interviewés ont répondu favorablement. Mais l'absence de migrant du troisième âge reflète aussi le degré d'insertion sociale très peu profonde des sereer de l'arrondissement de Naaxar à Dakar. En outre il convient de relever que l'essentiel des migrants ne sont pas seulement ressortissants des villages d'enquêtes mais aussi qu'ils y sont nés. Cf: tableau (6).

4.2. Les motifs de la migration rurale-urbaine des Siin-Siin :

Ce chapitre consacré à l'étude des motifs de la migration permet d'analyser de plus près les perceptions individuelles que les migrants ont des raisons de leur exode.

En effet, la perception des acteurs sociaux ne peut être occultée dans l'effort de compréhension d'un fait social qui les implique au premier chef.

Mais les motifs, tels que posés par les migrants, aussi significatifs qu'ils soient, présentent des limites pour l'explication globale du phénomène migratoire (1). Leur intérêt

(1) "En effet, rien de plus "naturel" que de demander directement aux individus pourquoi ils migrent ou pourquoi ils restent sur place. Cela donne une certaine idée de la perception individuelle des raisons qui motivent le comportement. Toutefois, s'arrêter là dans l'explication du phénomène migratoire donnerait une image à courte vue et très "individualiste" de la migration". Sidiki Coulibaly, Joel Gregory et Victor Piché, les migrations voltaïques, Ouagadougou, Centre voltaïque de la recherche scientifique et Institut national de la Statistique et de la Démographie, 1975, T. 1, p. 75.

~~réside surtout dans le fait qu'ils indiquent des causes~~
immédiates et concurrentes de l'exode rural.

D'emblée deux ordres de fait apparaissent : des motifs économiques et des motifs socio-historiques.

4.2.1. Des motifs économiques :

A la question quelle était votre occupation au village avant la migration, 80 % des hommes interrogés ont répondu en désignant l'agriculture comme ayant été leur activité principale. Or le Siin accuse une pression démographique qui autorise à se demander si le manque de terre à cultiver ne provoque pas l'exode rural.

De même, on peut faire l'hypothèse que l'insuffisance de la production agricole pourrait amener les Sereer à prendre le chemin de Dakar.

Enfin, une hypothèse concerne les besoins d'argent qui expliqueraient les déplacements des ruraux vers la capitale sénégalaise.

- Le manque de terre : dans le Siin, la gestion du patrimoine foncier est collective. Il y a une communauté de production et de consommation dont le Ngak est le lieu d'expression. Il s'agit d'une solidarité entre résidents d'une unité d'exploitation car il existe des parcelles de champ individualisés entretenus par un responsable pendant la période de culture (Gastellu, 1981).

~~Compte tenu du surnombre qui résulte de la pression~~
démographique, on pourrait faire l'hypothèse de l'accès à la terre comme motif d'émigration. M.J. qui est docker à dakar, ressortissant de ñaaxar explique : "si j'étais resté au village, il est évident que j'accéderais à une parcelle. Là n'est pas le problème. Mais j'avoue que ma présence au village durant la période des cultures n'est pas indispensable. D'ailleurs, si tu vois que depuis 4 ans, je ne suis pas retourné passer l'hivernage à ñaaxar, c'est parce que mon frère qui était parti aux terres neuves est revenu au village et s'occupe de la famille. C'est pourquoi j'ai laissé ma femme et mes enfants à ses côtés. Je contribue financièrement à régler les problèmes au village".

Deux remarques se dégagent : d'abord, comme le dit M.J., l'accès à la terre n'est possiblement pas le plus difficile car à défaut d'un champ personnel, la communauté familiale peut mettre l'aspirant dans des conditions acceptables de travail. Ce qui est posé, c'est plutôt l'opportunité de rester au village car la mise en valeur des champs n'exige peut être pas la présence de tous les bras valides.

Ensuite, les propos de M.J. autorisent à faire l'hypothèse de l'exode en tant que relevant d'une stratégie familiale. En effet, le retour de son frère des terres neuves, libère M.J. des contraintes familiales. Ainsi il reste à Dakar avec pour objectif la recherche de l'argent.

Lors d'un entretien collectif avec des jeunes migrants, nous avons relevé chez ces derniers une certaine inquiétude qui

s'explique par le manque de terre à cultiver au village. "A vrai dire affirme l'un d'eux, il y a peu de terres cultivables au village. Aussi, il n'est pas intéressant pour nous célibataires de rester au village car nous travaillons davantage pour le compte de la famille que de nous mêmes. Les jeunes de notre génération n'ont presque pas de parcelle à eux".

Ce point de vue rend compte d'un malaise ressenti par un jeune migrant relatif à la gestion des champs. Ce dernier semble mettre en cause le type de gestion qui ne rend pas l'accès au champ profitable aux plus jeunes. L'exode est ici présenté comme alternative aux difficultés de responsabilisation des jeunes face au manque de terres cultivables. Néanmoins un tel point de vue soulève une question : la solidarité au sein de l'unité de production et de consommation est-elle vécue de la même manière par les jeunes générations que par leurs aînés ?

En somme, le manque de terres cultivables est un réel problème dans le Siin dont l'une des spécificités est son étroitesse. Si l'on se fie aux personnes interrogées, on peut retenir le manque de terres cultivables comme facteur possible de répulsion. Toutefois, ce problème est atténué par la solidarité qui caractérise la communauté sereer. Il semble donc que le manque de terres ne signifie pas nécessairement impossibilité d'accéder aux parcelles (1).

(1) "Ni le manque de terres, sauf dans les réserves instituées par une politique d'apartheid, ni la mécanisation de l'agriculture -pouvant libérer une partie de la main d'œuvre- généralement inexistante, ne peuvent expliquer l'exode en Afrique", Abdoulaye Diop, Société Toucouleur et Migration, Dakar, IFAN, 1964, p. 122.

- l'insuffisance de l'activité principale : Interrogés sur leurs activités avant le déplacement à Dakar, 76 % des migrants (Echantillon) précisent qu'ils étaient cultivateurs. Ce pourcentage pourrait être révisé en hausse si l'on tient compte du fait que nombre de jeunes filles font état d'occupations domestiques même pendant la période des cultures. Pourquoi donc les migrants se soustraient-ils à l'activité agricole au profit par exemple du travail salarié à Dakar ?

Les raisons de ce changement d'activité pourraient être envisagées à partir des conditions de l'agriculture. En effet François Pathé Diop et collaborateur écrivent : "l'aspect saisonnier des activités traditionnelles maintiennent les actifs ruraux dans un sous-emploi structurel variant d'un espace agricole à un autre. Le sous-emploi explique en partie l'importance de l'exode vers les centres urbains, Dakar particulièrement" (1).

Ce constat reste valable pour l'espace agricole qu'est le Siin. En effet, les activités agricoles se pratiquent seulement en saison hivernale. Le déficit pluviométrique est consolidé. A cela s'ajoute la saturation des sols qui explique la faiblesse de la production agricole.

S.J. ressortissant de Naaxar affirme : "Il ne faut pas penser que nous ne prenons pas d'initiatives au village. Beaucoup de migrants ont cherché en vain à développer du maraichage à

(1) François Pathé Diop et coll., Les migrations au Sénégal, doc. multigr., 1985, p. 3.

Naaxar mais le sol n'est pas favorable à cette activité". Les conditions d'une valorisation de l'agriculture ne sont donc pas présentes. Des migrants interrogés insistent également sur la mécanisation de l'agriculture qui libère des bras.

En somme, la dégradation des conditions d'une bonne agriculture est un motif notable de l'exode des ruraux. Le départ vers Dakar répond donc à un besoin de recherche de ressources financières complémentaires à la survie dans le Siin.

- Les besoins d'argent : La recherche du numéraire qui se pose comme caractéristique majeure de la migration rurale-urbaine trouve son explication dans la structure socio-économique du pays. En effet si les migrants justifient leur déplacement en ville par le besoin de chercher du travail salarié comme le montre le tableau (7), c'est bien parce que le système agraire sereer s'est nettement effrité du fait de la destruction opérée par l'économie de traite entre autres. De cette désorganisation du système agraire sereer, a résulté la stagnation voire la régression de l'économie dans le Siin en particulier. Ainsi les paysans sereer furent contraints de se reconvertir en maintenant une partie de leur force de travail dans le terroir déjà ancien et nettement appauvri, et en déversant une autre partie soit dans les zones rurales encore favorables à l'agriculture expansive (Dubois, 1971), soit en ville où entre autres des emplois se créent du fait de l'industrialisation rampante et des besoins manifestes du secteur tertiaire (commerce, services etc...).

Cependant la recherche du numéraire n'est pas tant liée au paiement de l'impôt comme François Pathé Diop et collaborateurs la présentent. Elle s'intègre plutôt dans la logique économique sociale en oeuvre aussi bien en milieu rural qu'en ville, car le modèle économique monétaire étant devenu non seulement dominant mais presque exclusif.

On comprend dès lors que les migrants sereer ne sont pas préoccupés par la préparation d'une insertion planifiée en milieu urbain (cf. la place très modeste des cas de migrants venus

Tableau 7 : des motifs déclarés d'exode rural.

Motifs	Nbre de cas	Nbre de cas	Nbre de cas	Totaux	
	naaxar	Ngayoxem	Sob	Nbre de cas	Pourcentage
1. Apprendre un métier	4	1	-	5	7,5
2. Préparer le mariage	2	2	1	5	7,5
3. Aider famille Habil./nourrit.	2	1	2	5	7,5
4. Chercher du travail salarié	23	14	-	37	56
5. Rejoindre un parent	2	-	-	2	3
6. Poursuivre des études profes.	5	1	1	7	10,6
7. Retrouver du travail	1	1	-	2	3
8. Rejoindre son conjoint	1	-	-	1	1,5
9. Autres	1	-	1	2	3

apprendre un métier ou poursuivre des études professionnelles : cases 1 et 6 du tableau (7)). Le numéraire qui mobilise l'essentiel des migrants n'est pas seulement un appoint mais désormais un apport important dans l'économie rurale.

Il apparaît donc que les facteurs économiques sont décisifs et donnent une idée plus précise des causes de l'exode rural. Cependant les facteurs socio-historiques méritent d'être pris en compte dans l'effort de compréhension du phénomène migratoire.

4.2.2. Motifs socio-historiques :

- Facteurs culturels : Les chercheurs qui se sont intéressés à l'étude du fait migratoire ont très peu insisté sur les facteurs ethno-culturels comme axe d'analyse. Or, certaines spécificités culturelles, sans être des causes de migrations, pourraient expliquer les différences d'approche d'une ethnie à une autre ou d'un espace rural à un autre. A cette condition, il est possible de mieux comprendre le bien fondé de telle ou telle stratégie migratoire.

Le professeur Abdoulaye Diop (1964) n'avait pas manqué de relever cet aspect de l'étude des migrations. Il a écrit en effet que "... les antécédents historiques, les facteurs sociaux et psycho-sociaux ne doivent pas être négligés, ils peuvent avoir un rôle important. Qu'est-ce qui fait que certaines populations sont plus migrantes que d'autres, même placées dans des conditions économiques à peu près identiques ? Il ne fait pas de doute que

l'histoire, le contexte psycho-social, la culture jouent, interfèrent avec les questions économiques, pour déterminer les migrations" (1).

Pour notre part, nos investigations ne nous permettent pas encore de prendre en charge l'étude de la migration rurale-urbaine des Siin-Siin sous cet angle. Néanmoins, nous avons relevé à travers l'évolution historique, un certain repli sur soi chez les Siin-Siin qui expliquerait dans une certaine mesure leur réticence à l'agriculture expansive. Dans le même temps, nous avons insisté sur l'attachement des sereer à leur terroir et avons indiqué leur volonté de conservation qui a marqué toute leur histoire.

Mais nous avons observé, avec l'impact de la traite arachidière entre autres, une déruralisation de certains villages devenus points de traite puis centre de commerce (exemple : Naaxar). Cette tendance à la perte de l'identité rurale s'accompagne d'une influence du modèle culturel wolof. Nous retenons à cet effet la mobilité des wolof. Ainsi l'hypothèse de la migration comme conséquence de la wolofisation des sereer pourrait être formulée.

- Facteurs sociaux : A la lecture du tableau (7), la tentation est grande de considérer la préparation du mariage comme motif de migration négligeable. Il n'en est rien car si les filles interrogées ont mis l'accent sur la recherche du travail salarié, il n'en demeure pas moins que les ressources financières

(1) Abdoulaye Diop, op. cit. p. 118.

résultant de cette activité leur permettent de préparer le mariage comme nous le verrons dans l'analyse des spécificités de la migration féminine.

En outre, très peu de migrants actifs déclarent être motivés par le besoin de rejoindre un parent à Dakar. Ce fait s'explique par la nature de l'exode qui est une migration de travail. En revanche, l'attrait de la ville est évoqué par des jeunes filles qui, nonobstant leurs conditions de vie urbaine difficiles, trouvent du plaisir à être à Dakar. L'une d'elles n'a pas hésité à dire : "Au village, quand je m'enduis le corps de produits cosmétiques, je suis gênée par la poussière de sorte que je renonce à l'entretien de ma peau ; alors qu'à Dakar, je n'ai pas de tels problèmes".

Cette perception de la ville montre que la migration finit par être acceptée et peut se poser comme une aspiration de certains jeunes ruraux.

La modernité que symbolise d'une certaine manière la ville est une référence importante. C'est ce qu'un migrant de Ngayoxem, âgé de 25 ans explique quand il dit : "je m'ennuis au village, quand j'y suis, je deviens méconnaissable. je n'aime pas rester à ne rien faire; A Dakar, par contre, la vie est dynamique, c'est la compétition. Après le travail, les possibilités de distraction sont nombreuses".

Aux yeux de celui-ci, l'espace urbain est plus à même de contenir l'énergie de la jeunesse.

Seulement, ce point de vue n'est pas celui d'un autre migrant de la première génération, W. NG. qui malgré ses revenus et moyens matériels importants, laissant penser à une migration réussie, estime que la migration est de "l'esclavage moderne". "Chaque fin de week-end, poursuit-il, mes enfants me demandent si j'irai au service le lendemain car je ne cesse de leur dire que je démissionnerai instamment. Par exemple, à la mort de mon père, je n'ai obtenu la permission de m'absenter de mon poste de travail que 24 heures après l'annonce de la nouvelle. je ne suis donc pas libre. Quand la recherche de l'argent éloigne le serereer de ses devoirs familiaux, il y a lieu de s'interroger sur l'opportunité de telles occupations professionnelles".

Comme on le voit, l'analyse des motifs sociaux de l'exode rural est indissociable de l'intérêt personnel que les migrants manifestent à être en ville. Les sentiments sont partagés. Certains migrants vouent un intérêt personnel à être en ville tandis que d'autres comme W. NG. considèrent que leur présence à Dakar n'est pas un choix délibéré. Il convient à présent d'examiner la typologie des migrants Siinn-Siin à Dakar.

4.3. La typologie des migrants

La classification de faits sociaux est particulièrement difficile en raison de la complexité que recouvrent ceux-ci.

L'étude des formes de migration n'échappe pas à la règle (1).

(1) "Les critères pour définir les formes de migration varient d'un chercheur à l'autre, sans qu'on distingue clairement la plupart du temps, les raisons de ces différences, qui ne proviennent pas toujours des aspects réels particuliers des migrations qu'ils étudient. Il n'existe pas de références suffisamment sûres pour fournir des directions et des points de repères à une étude particulière". Abdoulaye Diop., op.cit. p. 93.

Les tentatives d'analyse des formes migratoires faites par des chercheurs dans le cas de l'Afrique occidentale donnent cependant d'intéressantes indications qui méritent d'être affinées au contact de la population-cible : Abdoulaye Diop (1964), Samir Amin (1972), Jean Loup Amselle (1976), Fatou Sow (1980).

Nous avons cherché à nous fonder sur les particularités de la migration des serere ressortissants de l'arrondissement de Naaxar. A partir de critères objectifs : la durée de la migration et le rythme des déplacements des migrants, nous avons retenu d'une part les saisonniers et d'autre part les temporaires.

Les 443 migrants actifs constituant la population-cible de notre enquête comptent en leur sein 269 saisonniers, soit 60,7 % et 168 migrants temporaires, soit 37,9 %.

Les saisonniers : Ce sont tous ceux qui ne sont pas bien établis à Dakar et faisant des va et vient de leur village à Dakar suivant les saisons ou des possibilités de trouver du travail et autres raisons socio-économiques. Parmi les saisonniers il y a aussi bien des célibataires que des mariés. En plus des hommes qui n'arrivent pas à bénéficier d'un emploi permanent à Dakar, on rencontre parmi les saisonniers toutes les femmes qui ont fait le déplacement de l'arrondissement de Naaxar vers Dakar.

Les temporaires : Nous avons appelé migrants

temporaires (1) tous ceux qui ont pu justifier d'une présence prolongée à Dakar. Les migrants temporaires se différencient des migrants sédentarisés par le fait qu'ils sont appelés à retourner au village. Lors de l'enquête nous avons constaté un attachement des migrants à leur village. En fait les migrants que nous avons rencontrés manifestent le désir de retourner à leur village quoi qu'il advienne. Même s'il faut relativiser cette volonté déclarée de retour au bercail, il convient de relever la difficulté de parler de migrants sédentarisés. Si nous nous en tenons aux personnes enquêtées, rien ne nous autorise à signaler une catégorie de sédentarisés entendu dans le sens de migrants définitivement fixés à Dakar.

Au sein des migrants temporaires, il y a d'une part ceux qui ne sont plus identifiables aux saisonniers ; ils ont à leur

(1) "... La migration temporaire se caractérise par une durée de séjour minimum d'un an, c'est-à-dire la durée du cycle saisonnier complet, qui dépasse nécessairement le temps de séjour du migrant saisonnier. Pour la durée maximum de ce séjour, elle ne peut être fixée avec précision. Aucun repère, au niveau du facteur temps, ne permet de différencier sûrement les migrations temporaires et définitives. Sur le plan théorique, la distinction peut être clairement établie entre celles-ci ; leur appellation est elle-même explicite : la migration temporaire implique un retour au pays d'origine, contrairement à la migration définitive qui signifie sédentarisation. Mais il n'est guère possible de les séparer dans la réalité par des critères différentiels, repérables au cours d'une enquête sociologique même approfondie. Il y a passage graduel de l'une à l'autre forme de migration ; il est presque impossible de savoir à partir de quel moment un temporaire devient un sédentarisé. On peut dire seulement que le migrant tend à se sédentariser, à mesure que son séjour se prolonge sur le lieu d'immigration, sans pouvoir fixer aucune limite dans le temps. La considération d'autres facteurs, socio-culturels par exemple, peut aider à préciser les formes de migration ; mais à ce niveau aussi la difficulté demeure, devant la continuité des transformations socio-culturelles que subit le migrant". Abdoulaye Diop, op. cit. p. 98.

actif un temps de séjour à Dakar assez considérable et dont le lieu principal de résidence est la capitale sénégalaise, d'autre part nous relevons ceux qui expriment de moins en moins le besoin de retourner au village notamment pour y exercer des activités productives. Ces derniers bénéficient d'un emploi stable à Dakar. Dans cette enquête, nous n'avons pu, faute de temps, prendre en charge des critères opératoires pour identifier des sédentarisés en les différenciant des temporaires comme Abdoulaye Diop (1964) l'avait fait.

Tableau 8 : Typologie des migrants

	Naaxar*		NGayoxem		Sob		Totaux	
Type	Nbre de cas	%	Nbre de cas	%	Nbre de cas	%	Nbre de cas	%
Saison- niers	143	50,5	100	76,9	26	86,6	269	60,7
Tempo- raires	134	47,3	30	23	4	-	168	37,9

* Le tableau est établi sur la base de 277 migrants actifs ressortissants de Naaxar car nous n'avons pu disposer des informations nécessaires à cet effet concernant 6 migrants de ce village.

Comme le montre le tableau (8) le taux de migrants temporaires est d'autant plus élevé qu'il s'agit d'un village plus anciennement impliqué dans la migration rurale-urbaine. De ce fait, le pourcentage de migrants temporaires de Naaxar fait le double du taux des mêmes migrants pour Ngayoxem et plus du triple pour Sob. Corrélativement, les taux de saisonniers de Sob et

NGayoxem sont nettement plus élevés que celui de Naaxar. Le passage de l'un des types à l'autre est fonction de la stabilité de l'emploi du migrant ou de son occupation, qui, à son tour, conditionne son statut social. L'importance du nombre de cas de saisonniers 269 soit 60,7 % de la population-cible d'immigrants- donne aussi une idée du flux migratoire et rend compte des difficultés d'insertion urbaine que rencontrent les Sereer de l'arrondissement de Naaxar. Il importe donc d'étudier le statut du travail des migrants à Dakar.

4.4. Le procès de travail des migrants

Nous avons relevé plus haut que la migration rurale-urbaine s'accompagne de changement d'activité productive. Ce changement se traduit par une conversion et souvent une ou plusieurs reconversions du migrant dans des activités proprement urbaines. Il demeure une des expressions pour ainsi dire de la décomposition de la paysannerie. mais ce phénomène de transformation sociale qui donne à l'étude de la migration une importance particulière ne peut être saisie dans ces grandes caractéristiques que dans des recherches pluridisciplinaires prenant en charge le fait migratoire en amont et en aval. Pour notre part, nous nous contentons de relever le fait que le migrant, au moment où il devient force productive (réelle ou potentielle), quitte son milieu naturel qui l'a jusqu'ici entretenu. Il se retire donc d'une économie domestique pour s'intégrer dans la vie urbaine marquée du sceau du mode de production capitaliste. Même si ce retrait n'est pas radical dans le cas des sereer de l'arrondissement de Naaxar (des liens très

forts continuent à être tissés entre le migrant et sa famille, voire son milieu de départ), il apparaît que le migrant est appelé à s'adapter à la logique de la nouvelle sphère de production dans laquelle il passe l'essentiel de son temps. En somme tout se passe dans l'articulation ou le déphasage entre deux modes de production qui ne sont pas consubstantiels mais qui, tout en s'opposant, s'interpénètrent. Le migrant est le sujet porteur de ces nouveaux rapports. Tout en s'abreuvant à la logique d'une économie domestique, il cherche les moyens de court-circuiter la logique capitaliste. Il n'y a pas donc nécessairement coupure paysannerie/classe ouvrière, travail domestique/sphère capitaliste (Lakroum 1982) mais plutôt une superposition des deux que l'itinéraire du migrant reflète bien.

La migration rurale-urbaine est donc inhérente à la crise de l'agriculture. Il importe d'étudier de près les formes de conservation des migrants car elles sont illustratives des difficultés vécues en milieu urbain. La migration rurale-urbaine prend souvent l'allure d'un phénomène de masse et occasionne presque toujours la mise en place de réseaux de migrants. La constitution des réseaux est fonction des liens tissés entre eux par les migrants, pour l'essentiel avant leur établissement en ville. Dans le cas des serereer de l'arrondissement de Naaxar, la parenté est le ciment primordial qui soude les migrants. Mais l'amitié et le voisinage sont également des bases évidentes de rapports privilégiés.

Dès que quelqu'un s'installe et trouve des possibilités d'intéresser ses frères, cousins et autres, il fait appel à eux

ou accepte de les soutenir, de guider leurs premiers pas en ville, en particulier au plan de l'insertion professionnelle. Mais ce n'est pas nécessairement l'aîné de la famille -comme on pourrait le penser- qui est celui qui tente la première expérience en ville et qui, se stabilisant, fait appel aux autres ou répond favorablement aux sollicitations des autres. Un tel état de fait montre que si la famille élabore des stratégies-réponses face à la crise du monde rural, le choix de ses membres à mettre en avant dépend de la conjoncture dans laquelle elle se situe. En effet, il y a comme le souligne Marx, des "moments exceptionnels" où "les canaux de décharge" du monde rural "s'ouvrent tout grand" (1). Mais l'accueil à Dakar du migrant est problématique. Les réseaux se créent empiriquement. C'est ce que confirment les biographies de leurs principaux chefs de file.

S.D. surveillant général au Port de Dakar raconte : "un jour, mon patron qui m'a toujours fait confiance m'interpella et me dit qu'il a constaté que je ne recrutais que mes parents Sereer comme journaliers. Je lui ai répondu fermement ce jour que tant que je serais maintenu à mon poste de surveillant général, j'agirais de la sorte car c'est un devoir impérieux d'aider mes parents. Autrement, la seule alternative est de m'affecter à d'autres tâches qui m'écartent du recrutement de dockers".

(1) "les migrations rurales locales ont sans doute le plus fortement accusé les effets d'une conjoncture défavorable. Les populations semblent s'être ajustées dans ce contexte. Elles ont déserté très temporairement les zones sinistrées pour de courtes périodes. Elles sont revenues dans leurs villages chaque fois que les conditions climatiques ou matérielles se sont améliorées". Fatou SOW op. cit. p. 231.

W.N. qui est chef du personnel d'une entreprise déclare à son tour avoir fait embaucher dans son service, en l'espace de six ans, six jeunes ressortissants de son village en qualité d'agents permanents. "les journaliers, sereer de Naaxar, sont légion dans cette entreprise" ajouta-t-il.

M.D. lui, considère que si les migrants originaires de Naaxar sont quelque peu nombreux à intégrer le corps de la police, c'est parce que "un de nos grands frères, bien placé à ce niveau, nous a orienté dans ce sens car en général nous abandonnons les études après le C.E.P.E."

Nous avons en fait observé que partout où il y a une forte concentration de travailleurs - permanents, saisonniers ou journaliers- originaires de Naaxar, nous retrouvons un chef de file, appartenant aux premières générations de migrants, au poste du chef du personnel le plus souvent. C'est le cas de cinq entreprises et maisons de commerce pour les migrants du village de Naaxar. Un esprit mal averti peut vite conclure au mimétisme et à l'absence d'initiative des migrants dans leurs efforts d'insertion professionnelle à Dakar.

Il s'agit plutôt de retenir l'esprit d'entraide se développant naturellement chez les sereer qui se constituent en groupes dans la ville comme du reste toute minorité à la quête d'un espace-travail et d'un espace-vie pour subsister. Le soutien à l'insertion professionnelle d'autres membres du groupe ethnique est perçu comme un devoir. Le groupe joue ici un rôle fondamental d'intégration socio-professionnelle en milieu urbain.

Bref, le recensement des migrants actifs des trois villages considérés dans cette étude auquel nous avons procédé, nous a amené à retenir une dizaine de catégories socio-professionnelle (cf. tableau 9). En établissant ces catégories, nous avons été simplement guidé par un souci de commodité mais il reste évident qu'elles sont globalisantes. Ainsi nous avons essayé de camper au mieux les spécificités des activités socio-professionnelles des migrants.

Il se dégage du tableau 9, qu'il y a une forte concentration (35,5 %) de domestiques ; il s'agit de femmes, employées de maisons effectuant essentiellement des travaux ménagers.

Les manoeuvres et gardiens (1) (20 %) constituent la catégorie socio-professionnelle qui reçoit le plus d'hommes. En effet, les migrants arrivent à Dakar sans aucune qualification professionnelle et souvent sans une instruction scolaire leur permettant de s'ouvrir de plus grandes possibilités de travail dans le secteur moderne. Ils n'ont que leurs bras, c'est-à-dire leur force de travail. D'autres migrants parviennent cependant à se former et à s'armer d'une qualification professionnelle. C'est l'exemple des ouvriers et chauffeurs (13 %). Le tertiaire accueille des scolarisés. Ce sont les cadres moyens du commerce, des entreprises privées, des services publics, des professions libérales (10,4 %).

(1) Dans la catégorie des manoeuvres et gardiens, il convient de compter aussi ceux qui essuient les véhicules, ceux qui revendent de l'eau (Jaay ndox), ceux qui chargent et déchargent les bagages des passagers à la gare routière (kakké), les garçons de salle dans les hôpitaux etc...

Tableau 9 : Catégories socio-professionnelles des migrants

Villages d'émigration	Ouvriers et chauffeurs		Manoeuvres gardiens		Artisans		Domestiques "bonnes"		Cadres supérieurs		Cadres Moyens		Agents de Police, Soldat		Commerçants marchands vendeurs		Chômeurs		Étudiants Élèves		Nbre de cas
	Nbre de cas	%	Nbre de cas	%	Nbre de cas	%	Nbre de cas	%	Nbre de cas	%	Nbre de cas	%	Nbre de cas	%	Nbre de cas	%	Nbre de cas	%	Nbre de cas	%	
Naaxar	46	17	56	20,2	8	3	75	27	9	3	33	11,9	15	5,4	7	2,5	7	2,5	21	7,5	277
Ngayoxem	11	9	28	22,2	-	-	55	44	3	2	10	7,9	5	3,9	2	2	5	4	7	5	126
Sob	-	-	2	6,6	-	-	24	80	-	-	2	6,6	-	-	1	3	-	-	1	3	30
Totaux	57	13	86	20	8	2	154	35,5	12	2,7	45	10,4	20	4,6	10	2,5	12	2,7	29	7	433

Les données concernent 443 migrants actifs de trois villages : Naaxar, Ngayoxem et Sob. Les activités professionnelles de migrants nous sont inconnues. Ce qui ramène à 433 la population-cible estimée à 443 migrants-actifs comme indiqué dans la partie méthodologie. Pour Naaxar, 277 migrants-actifs sont pris en compte dans ce tableau, tandis que pour Ngayoxem, il y a 126 migrants actifs. Pour Sob le nombre de migrants-actifs reste inchangé : 30.

Les artisans sont ici tous les hommes de métier et ~~travaillant pour leur propre compte.~~ Ce sont les tailleurs, réparateurs de radio (transistor), maçons etc... Cette filière n'est pas sollicitée par les migrants sereer. Les artisans (2 %) sont la plupart des saisonniers. Non seulement ils retournent assez souvent au village durant l'hivernage pour s'adonner à l'agriculture mais aussi ils entretiennent des rapports suivis avec leur clientèle rurale. Certains d'entre eux -les tailleurs par exemple- sont amenés à retourner au village à l'approche des grandes fêtes.

Dans la catégorie Agents de police, soldats (4,6 %), il y a aussi les pompiers, les gendarmes et les marins. On y retrouve des migrants qui ont bénéficié d'une instruction scolaire primaire.

Les commerçants, marchands, vendeurs (2,5 %) ne sont pas nombreux. Les chômeurs (2,7 %) sont ceux qui, au moment de l'enquête étaient sans travail. Ce sont ceux qui avaient perdu leur emploi ou ceux qui n'étaient pas encore insérés dans l'activité productive en milieu urbain au moment de l'enquête.

L'analyse du tableau des catégories professionnelles permet de noter que curieusement le secteur dit informel est presque déserté par les migrants. Ce fait est relatif aux créneaux empruntés par les premières générations de migrants de l'arrondissement de N'aaxar. En revanche, la quasi totalité des migrants est dans les circuits du travail salarié.

Par ailleurs de tableau (10) montre qu'il y a un équilibre pour les trois villages pris ensemble concernant le statut professionnel des migrants. En effet, on remarque que les permanents et les saisonniers font chacun 37,8 %. Mais si, les migrants originaires de Naaxar semblent plus stabilisés du fait du taux élevé de travailleurs permanents soit 50 %, c'est inhérent à l'ancienneté relative du phénomène d'exode rural dans ce village. Pour NGayoxem c'est l'inverse qui se produit car les saisonniers et les journaliers constituent 79 % contre 16 % de permanents.

Tableau 10 : statut professionnel des migrants

Village d'émigration	Permanents		Saisonniers		Journaliers		Autres*		Total
	Nb. de cas	%	Nb. de cas	%	Nb. de cas	%	Nb. de cas	%	Nb. de cas
Naaxar	21	50	12	28,5	4	9,5	5	12	42
NGayoxem	3	16	11	58	4	21	1	5	19
Sob	1	-	2	-	1	-	1	-	5
Totaux	25	37,8	25	37,8	9	13,6	7	10,6	66

* Autres : Ce sont des artisans, commerçants et autres migrants travaillant pour leur compte personnel.

Le tableau (11) donne une idée des difficultés d'insertion professionnelle des migrants en milieu urbain. A cela s'ajoute le fait que très peu de migrants ont des occupations professionnelles rentables en dehors de leur travail régulier.

LES CATEGORIES SOCIO-PROFESSIONNELLES
DES MIGRANTS

- 1 DOMESTIQUES
- 2 MANOEUVRES ET GARDIENS
- 3 OUVRIERS ET CHAUFFEURS
- 4 ARTISANS
- 5 COMMERCANTS
- 6 AGENTS DE POLICE
- 7 CADRES MOYENS
- 8 CADRES SUPERIEURS
- 9 ETUDIANTS ET ELEVES
- 10 CHOMEURS

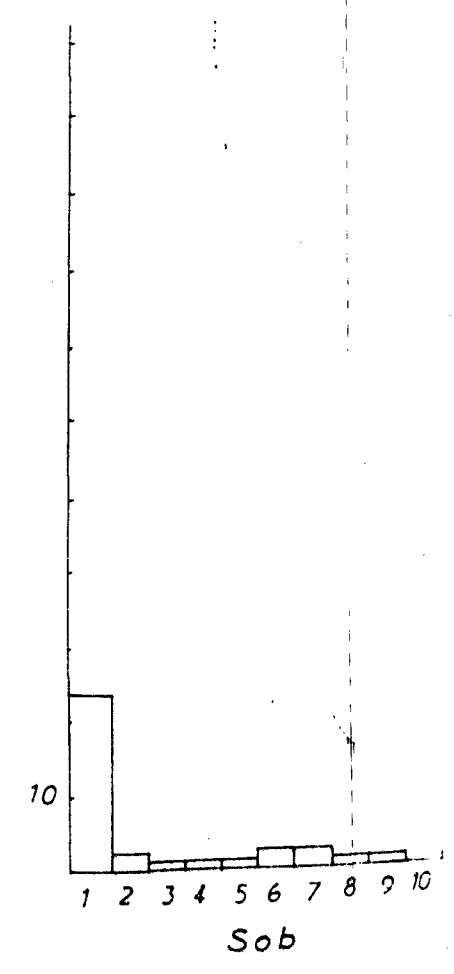
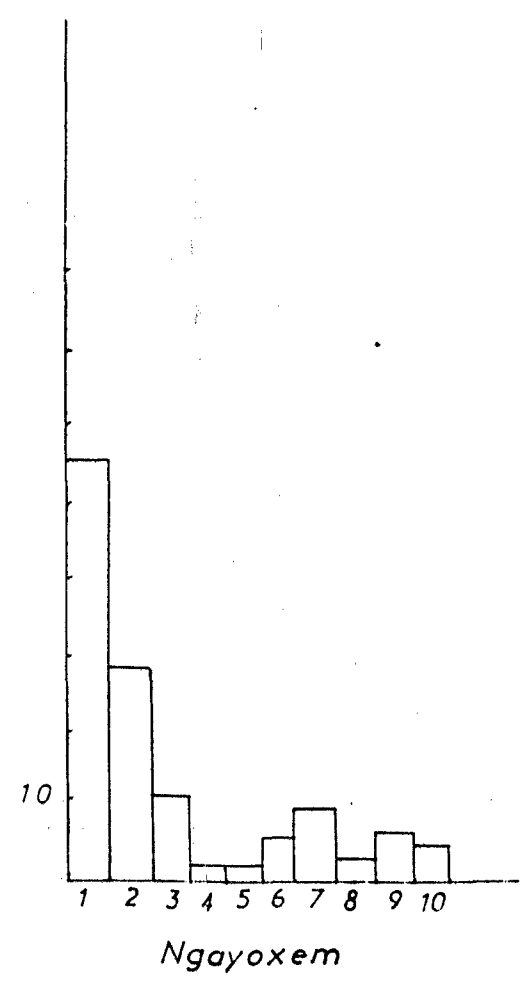
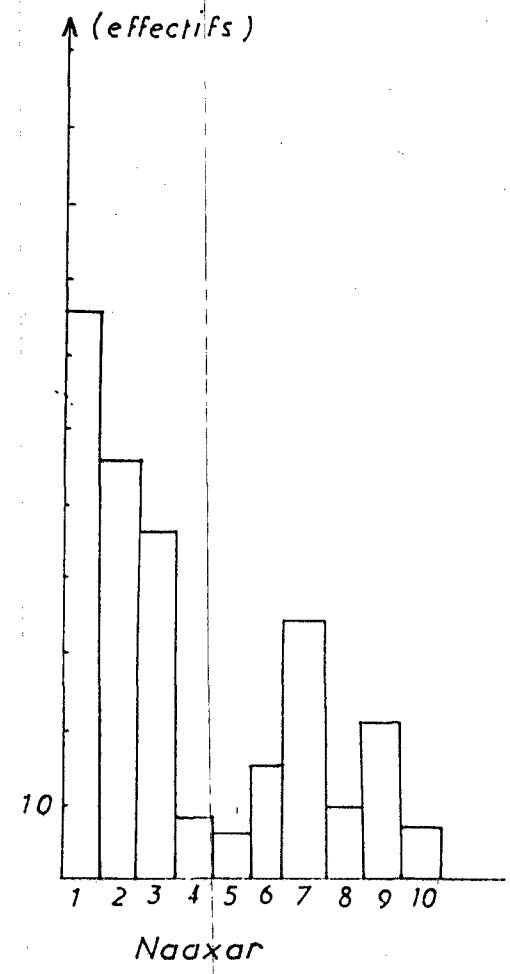
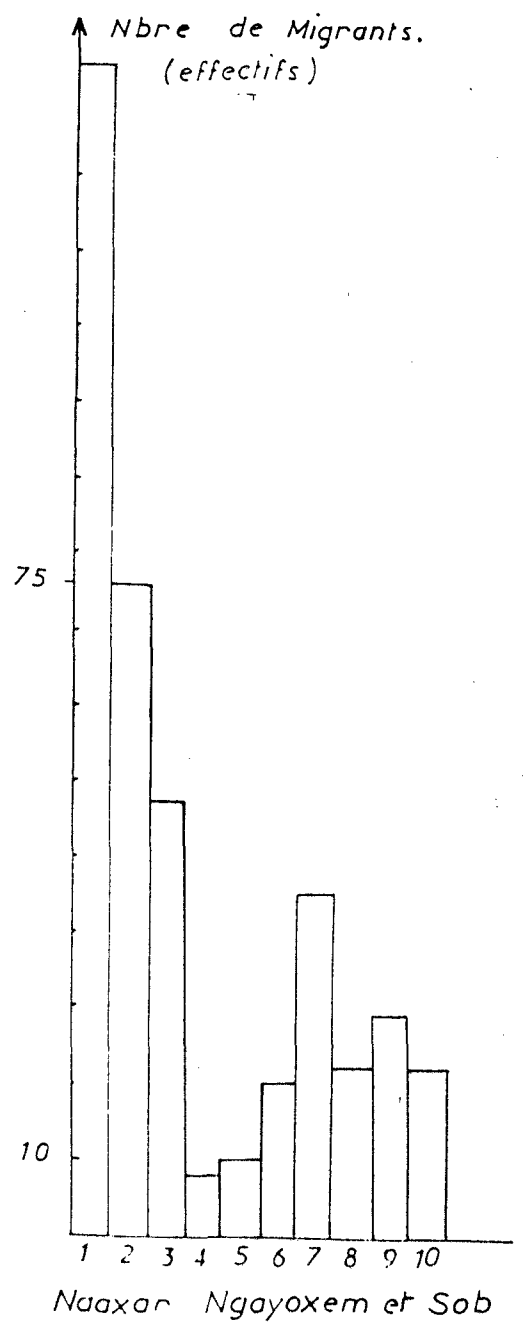


Tableau 11 : Revenus mensuels des migrants.

Village d'émigration	-20 000 F		20 000 à 29 999 F		30 000 à 39 999 F		40 000 à 49 999 F		50 000 à 74 999 F		75 000 à 99 999 F		100 000 à 124 000 F		125 000 à 149 999 F		150 000 et plus		Cas de réponse	Total enquê- té
	Nbre de cas	%	Nbre de cas	%	Nbre de cas	%	Nbre de cas	%	Nbre de cas	%	Nbre de cas	%	Nbre de cas	%	Nbre de cas	%	Nbre de cas	%		
Naaxar	6	14	3	7	-	-	1	-	3	-	7	16,5	3	-	1	-	4	-	14	42
NGayoxem	9	47	-	-	3	-	1	-	-	-	1	-	-	-	1	-	-	-	4	19
Sob	2	-	-	-	1	-	1	-	-	-	-	-	-	-	1	-	-	-	-	5
Totaux nbre de cas:	17		3		4		3		3		8		3		3		4		18	66

Le niveau des revenus est bas. La majorité vit avec des revenus en dessous du SMIG comme en témoigne le tableau 11.

Il y a néanmoins quelques cas isolés de migrants à salaire mensuel relativement élevé qui initient à Dakar de petites unités productives rentables notamment magasin de vente de produits de consommation, atelier de couture etc...

Il convient de relever 7 cas de salaires relativement élevés : 3 cas se situant entre 125.000 et 149 999 F par mois et 4 cas ayant 150 000 F ou plus. Il s'agit de cadres supérieurs, d'agents de maîtrise ou autres migrants bénéficiant de responsabilité professionnelle importante. Enfin la grande majorité des migrants travaille dans des conditions souvent défavorables. C'est pourquoi leur travail n'est pas du tout satisfaisant pour l'essentiel. Ils occupent une position marginale dans l'usine, la maison de commerce, l'atelier du coin ou la villa de madame.

Le taux des salaires et revenus conditionne la vie du migrant. Ainsi le migrant serereer de l'arrondissement de Ñaaxar est en face d'obstacles à sa survie de sorte que l'épanouissement en milieu urbain est pratiquement difficile pour lui. L'examen de son mode de vie à Dakar s'impose donc.

4.5. Le mode de vie des migrants à Dakar et banlieue

L'étude du mode de vie des migrants permet de s'intéresser aux stratégies individuelles et collectives mises en oeuvre pour réussir le séjour à Dakar. Pour ce faire, nous nous attachons ici à livrer la perception que les migrants se font de leur volonté de regroupement et d'entraide. Les itinéraires nous

édifient également sur les attitudes des migrants et la précarité de leurs conditions de vie à Dakar.

"Au moment où je logeais à Grand Yof, en plus de ma chambre, je disposais de quatre autres chambres qui abritaient huit jeunes filles et douze jeunes hommes. Ils participaient pour l'essentiel aux dépenses en cotisant chacun selon ses moyens" déclare S.D., migrant de la deuxième génération et surveillant dans une société d'armement maritime.

"Malgré l'exigüité de l'appartement que j'occupe, je ne peux pas refuser d'accueillir mes proches parents nouvellement arrivés à Dakar pour tenter leur chance. Le cas échéant j'aurais fait piètre figure à chaque fois que je retournerais au village", tel est le sentiment d'un autre migrant B.F., inspecteur de police.

"Si nous avons tendance à loger en groupe à HLM Montagne, c'est du fait de notre volonté de réduire au strict minimum nos frais à Dakar afin d'épargner de quoi entretenir la famille restée au village. En plus dans ce quartier, nous sommes plus à l'abri du regard des citadins" affirme A.D., docker au Port de Dakar.

A vrai dire, les migrants sereer se heurtent à de sérieuses difficultés d'insertion en milieu urbain et sont contraints de vivre au ralenti, d'organiser leur marginalité, en se donnant la main au prix de nombreux sacrifices.

Nous avons pu observer différents types d'itinéraires de migrants sereer. D'abord M.ND. : né à Sob en 1960, il n'a pas fréquenté l'école française. Il pratique l'agriculture et l'élevage. Il s'intéresse aussi au petit commerce. En 1977, alors qu'il avait 17 ans, il tenta une première expérience de revendeur ambulant (Becég juróom (1) à Dakar durant la saison sèche. Il est hébergé par un ami et parent sereer originaire de la Petite Côte et tailleur à Dakar. Pendant l'hivernage, il retourne au village pour aider surtout les parents à cultiver les champs. A la fin de la saison, il élève des moutons qu'il revend à de bons prix. Par suite il part pour les terres neuves à Kupentum où il se fait "surga" (2). Après une très bonne récolte d'arachide, il la commercialise pour ensuite investir le capital ainsi obtenu dans l'embouche ovine. Il retourne alors à Sob pour reprendre quelques temps après le chemin de Dakar. Il loge à Naari Tali, reste aide commerçant au marché Sandaga pendant deux années. Puis il tente de s'investir en vain dans le commerce à Tambacounda, en 1983. Il

(1) Becég juróom, expression wolof qui signifie littéralement 25 francs la journée. Il s'agit d'une pratique commerciale consistant à donner à crédit des tissus, ustensils de cuisine et autres objets à des particuliers. Ainsi un mois après le dit revendeur passe quotidiennement au domicile de ses clients pour récupérer chaque fois 25 francs jusqu'à ce que le prix total de la marchandise soit recouvré. Ce taux de 25 francs date de longtemps. Il a été révisé en hausse. Ce sont les migrants nouvellement arrivés à Dakar qui exercent généralement cette activité; Ils prennent souvent ces marchandises auprès d'un de leurs parents ou amis commerçants qui eux aussi trouvent là un moyen de manifester leur solidarité vis à vis des nouveaux migrants à la quête de moyens financiers et aussi un réseau pour écouler leurs marchandises.

(2) Il s'agit d'un travailleur saisonnier couramment appelé Navetaan auquel Philippe David a consacré un ouvrage intitulé : Les Navetanes, histoire des migrants saisonniers de l'arachide en Sénégambie, des origines à nos jours ; Dakar, Abidjan, Les Nouvelles Editions Africaines, 1980, 519 p.

repart au village durant l'hivernage. C'est après toutes ces péripéties qu'il installe sa propre cantine au marché NGuelaw à Dakar. M.ND jouit d'une grande estime auprès des migrants sereer grâce à sa "débrouillardise".

Il ressort de cet aperçu biographique que le processus de fixation à Dakar n'est pas rectiligne. L'établissement sur une longue période à Dakar dépend largement de l'état de préparation du migrant. M.ND. s'est doté patiemment des moyens de réussir sa migration rurale-urbaine. Mais ce cas de figure n'est pas très courant. En revanche, il existe d'autres cas plus fréquents chez les Sereer de l'arrondissement de Naaxar. Par exemple l'itinéraire de S.D.

S.D. est né en 1953 à Naaxar. Après le CEPE, il fait des vas et vient suivant les saisons entre le village et Dakar pendant quatre ans : cultive durant l'hivernage et journalier Docker à Dakar où il est d'abord hébergé par son oncle puis il s'associe avec d'autres migrants pour louer une chambre à Benn Tali. Il se marie au village pour aider sa mère, c'est-à-dire lui alléger la corvée domestique. Puis il sse fixe à Dakar en faisant le cumul du travail de manoeuvre au port le jour et celui de gardien de domicile la nuit. Quatre ans après, il est promu agent de paie, puis surveillant général dans un armement maritime privé. Il a loué un appartement à Grand Yof puis au HLM et fait de sa demeure le pied à terre d'autres migrants sereer de Naaxaar. Il garde d'importants liens avec son village d'origine.

Il apparaît donc que les migrants ayant fréquenté l'école française ne trouvent pas d'emblée en ville le prolongement de leur activité scolaire et sont sujets à des occupations professionnelles d'une autre nature : manoeuvre, gardien etc... qui semblaient être la chasse gardée des non-instruits. C'est moins l'ex-élève que le fils de paysan qu'on retrouve ainsi en milieu urbain entraîné de lutter pour sa survie. Après leur retrait obligé de l'activité agricole, les migrants sont plongés dans la grande masse des journaliers avec l'ambition d'appartenir un jour, grâce à leur instruction scolaire, ou à leur dévouement à la besogne, à leur docilité et leur ancienneté dans l'entreprise aux travailleurs permanents. Il arrive même qu'ils accèdent à des postes de responsabilité tels que contre-maitre, chef d'atelier, chef du personnel, surveillant général. C'est cette minorité qui sert pour ainsi dire d'échelle à d'autres migrants. La fixation en ville des migrants est donc discontinuë. Elle est faite d'incertitudes, de sacrifices et d'espoirs souvent déçus.

Enfin, il y a les non-instruits dont l'ambition est encore plus limitée du fait du manque de débouché. Ce sont pour la plupart les éternels journaliers ou saisonniers, les "surnuméraires".

Leurs lieux d'habitation à Dakar rappellent les abris provisoires des nomades, à la différence qu'ici le migrant ne confectionne pas son logement mais le loue "cadenas en main". C'est ainsi qu'on peut retrouver dans une modeste chambre de quatre mètres sur trois, avec deux lits en bois garnis de matelas

en paille, six à huit jeunes hommes. Quelques fois même ils sont plus nombreux car ceux qui sont gardiens de nuit viennent dormir le jour à la place de ceux qui sont nombreux devant les entreprises, maisons de commerce, Port de Dakar etc... à la recherche d'un hypothétique emploi de manoeuvre.

"Le chemin sinueux qui mène vers nos chambres affirme A.D. nous préserve de visite de patrons et autres collègues citadins qui se perdraient mille fois pour nous retrouver à domicile en cas de besoin." Les migrants vivent à part. C'est une vie camouflée dirait-on. Les quartiers dits flottants sont les meilleurs cadres d'évolution pour les migrants compte tenu du faible coût du logement. Ils y vivent en groupe et hors "du regard des citadins". Ils y reconstituent l'ambiance villageoise car le jour, ils sont plutôt en sursis au contact du monde du travail qui ne leur garantit aucune forme d'expression encore moins d'épanouissement. Ces quartiers sont de véritables dortoirs qui font croire que les migrants vivent dans des espaces peu fréquentés.

En effet nombreux sont les citadins qui n'ont jamais mis le pied dans ces quartiers ou même deviné leur existence. En tout cas les noms de ces quartiers qu'il convient d'appeler quartiers d'immigration sont ignorés de la plupart de la couche moyenne des habitants de Dakar a fortiori des couches sociales aisées.

Le tableau 12, permet de noter que de véritables réseaux se constituent à partir du lieu d'habitation. Il y a une forte concentration dans les quartiers comme Benn Tali, Faas, Grand Yof,

Sicap et Médina pour les ressortissants de Naaxar tandis que ceux de NGayoxem sont regroupés à HLM montagne et à Benn-Tali dans une promiscuité très nette. Les migrants de Sob sont plus présents à Kolobaan.

La mobilité intra-urbaine des migrants de notre échantillon se situe dans l'espace social de ces quartiers. Presque tous les changements de domicile se sont produits à l'intérieur de l'espace social que constituent ces quartiers. L'accession à la propriété est un luxe pour les migrants. Les rares cas de ceux qui sont en voie d'être propriétaires d'un lieu d'habitation se rencontrent chez la première génération de migrants ayant bénéficié de logement à location-vente de la Société Immobilière du Cap-Vert (SICAP).

Enfin, l'enquête nous a permis d'observer que le lieu où le migrant prend ses repas est symptomatique du degré de son instabilité sociale en milieu urbain (cf. tableau 13).

En effet, il est constaté que la plupart des migrants mangent hors de chez eux, c'est-à-dire dans des restaurants ou chez leurs patrons (cas des jeunes filles domestiques). Ce fait montre que les quartiers d'habitation des migrants sont des cités dortoirs que les migrants ne rejettent qu'en fin d'après-midi, pour les quitter le lendemain de très bonne heure. Nous pouvons aussi noter que les migrants ressortissants du village de Naaxar sont plus enclins à manger chez eux comparativement à ceux de NGayoxem et de Sob. Ceci s'explique par le fait que les migrants de Naaxar sont mieux installés à Dakar. D'autre part, on peut

Tableau 12 : Quartiers d'habitation des migrants à Dakar.

Villages d'émigration	Nombre de migrants par quartier selon l'échantillon											
	Kolobaan	Ben Tali	HLM Montagne	SICAP	Grand Dakar	Faas	Grand Yof	Médina	Caaroy Yembël	Pikin Géjawaay	Autres	Totaux enquête
Naaxar	1	8	-	6	2	8	4	3	3	4	3	42
NGayoxem	-	6	11	-	2	-	-	-	-	-	-	19
Sob	2	1	-	-	1	-	-	-	-	-	-	5
Totaux	3	15	11	6	5	8	4	3	3	4	3	66

observer que peu de migrants se font prendre en charge directement par des parents. Le nombre de migrants de l'échantillon qui prennent leurs repas chez un parent est faible relativement à l'intérêt qu'ils manifestent à la solidarité parentale.

On retrouve peu de migrants Sereer de l'arrondissement de Naaxar à Pikin et Gejawaay comme du reste dans toute la banlieue dakaroise. Les propos de Marc Vernière (1973) sont une explication à ce fait : ses enquêtes avaient montré qu'à Pikin on retrouvait "peu de jeunes migrants mais surtout de vieux citadins possédant une forte expérience dakaroise" (1). Les quartiers les plus habités par les migrants sereer de l'arrondissement de Naaxar sont très populaires (style de vie semi-rural, faible coût des loyers etc...) et gardent l'avantage de se situer à Dakar, donc à des distances plus praticables par rapport aux lieux de travail. Il s'agit de Benn Tali, Faas, HLM Montagne, Kolobaan, Sicap, Grand Dakar et Médina.

C'est ainsi que nous relevons le point de vue de I.J. qui lors d'un entretien collectif avec un groupe de migrants de ressortissants de Ngayoxem affirme : "la notion de parasitisme social dont quelqu'un a parlé tout à l'heure est étrangère à notre milieu d'immigrants sereer. Chez nous, le sens de la débrouillardise est poussé à un point tel qu'un non averti ne peut pas comprendre l'esprit d'autonomie qui caractérise notre

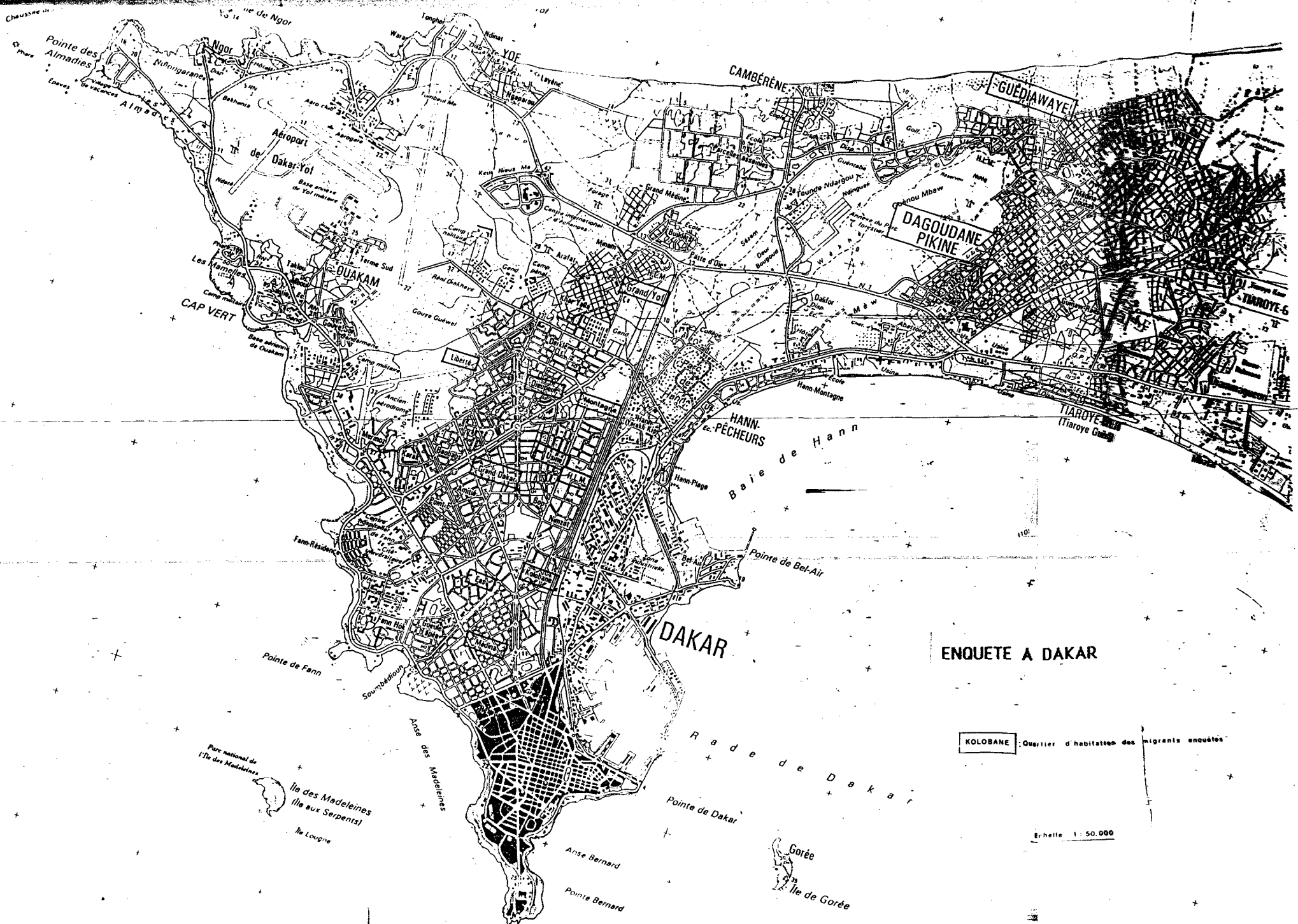
(1) Marc Vernière, Campagne, ville, bidonville, banlieue : migrations intra-urbaines vers Dagoudane Pikine, ville nouvelle de dakar (Sénégal) in : Cahiers de l'ORSTOM, série Sciences Humaines, vol. X, n° 2/3, 1973, p. 223.

vie à Dakar". L'autonomie dont il fait état ici est relative et reste sujette à des interprétations divergentes car les migrants sereer que nous avons approchés font presque tout en groupe. Néanmoins la vie collective ne se réduit pas à encourager le parasitisme.

Tableau 13 : Les lieux de repas selon l'échantillon

	Restau- rant	Chez un parent	Loca- tion bol	Chez soi	Autres *	Sans répon- se	Nbre d'en- quêtes
Migrants de Naaxar							
Déjeuner	11	3	4	16	8	-	42
Diner	12	4	2	20	2	2	42
Migrants de NGayoxem							
Déjeuner	7	1	-	-	11	-	19
Diner	6	1	-	9	3	-	19
Migrants de Sob							
Déjeuner	2	-	1	-	2	-	5
Diner	1	-	1	3	-	-	5
totaux 3 villages							
Déjeuner	20	4	5	16	21	-	66
Diner	19	5	3	32	5	2	66

* Autres concernent ceux qui prennent les repas chez leurs employeurs en l'occurrence les domestiques et ceux qui prennent le dîner occasionnellement.



ENQUETE A DAKAR

KOLOBANE : Quartier d'habitation des migrants enquêtés

Echelle 1:50,000

En résumé, le migrant est guidé par le principe du "maximum de temps de travail pour un maximum de revenu". C'est ainsi que sa présence dans le quartier d'habitation est sommaire. La tendance des migrants de vivre en groupe est dictée par la nécessité de réduire les charges à Dakar.

4.6. La vie associative à Dakar des migrants Sereer de l'arrondissement de Naaxar :

La vie associative des Sereer de l'arrondissement de Naaxar n'est pas dense. Malgré de nombreuses initiatives de regroupement des migrants dans le passé, il n'y a pas aujourd'hui une association représentative du peuplement dakarois sereer ressortissant de Naaxar. Les associations, amicales, clubs qui virent le jour à Dakar eurent une existence éphémère. Celles qui se maintiennent sont caractérisées par leur timidité. Ce qui est commun à ces regroupements c'est la volonté de "tisser des liens de solidarité agissante, de fraternité et de concorde entre les jeunes ressortissants de la sous préfecture de Niakhar ; soutenir concrètement toute activité tendant à améliorer leurs conditions de vie".

Mais le problème est de vérifier si cette volonté exprimée dans les statuts et règlements intérieurs des associations ayant existé : Amicale des Siin-Siin à Dakar, BoG jom, Roy baax, comité d'initiative pour la construction du CES de Naaxar etc... correspond bien aux besoins des migrants à Dakar ?

Il ne fait pas de doute qu'en tant qu'"espace de rencontre", biais de la solidarité parentale et/ou ethnique, les

associations de migrants peuvent jouer un rôle considérable de constitutions et d'affirmation d'une communauté en milieu urbain dakarois. C'est pourquoi les associations fondées sur la parenté et surtout l'ethnie sont demeurées dans la plupart des cas et implicitement des groupes de pression dans un environnement national où le clientélisme est érigé en règle tant au plan social que politique.

Il est donc curieux de noter que Michèle O'NDeyé (1985), analysant le phénomène associatif à Dakar et à Brazzaville, insiste sur le rôle fondamental que les associations jouent "dans le maintien et la réinterprétation, à la ville, de la famille et du lignage villageois" (1). En revanche, il nous semble que les associations en ville de ressortissants ou d'originaires de village s'inscrivent dans un ordre de réalités qui ne leur permet pas de réactualiser intrinsèquement le lignage. Le système de parenté est beaucoup plus complexe car il utilise des circuits plus intimes et moins construits que ceux occasionnés par une association.

Bref, l'association, comme toute organisation, n'est-elle pas le lieu commun d'expression de velleités différentes de plusieurs acteurs sociaux unis, malgré tout, pour un but déclaré partagé de tous ? Les travaux de Robert Michels, ceux de Michel

(1) Jacques Bugnicourt, in : Préface à l'ouvrage de Michèle O'Deyé, Les Associations en villes africaines, Dakar-Brazzaville, Paris, Editions l'Harmattan, 1985, p. 4.

Crozier et E. Friedberg sont à ce propos tout à fait éloquents (1).

Concernant précisément les migrants Sereer de l'arrondissement de Naaxar, il n'y a pas eu d'association mobilisatrice qui puisse se positionner en groupe de pression. C'est là aussi une des raisons des difficultés d'affirmation des Siin-Siin à Dakar car le cadre organisé est un levier important dans le contexte socio-politique sénégalais.

L'Amicale des Sereer du Cap-Vert : Elle fut une initiative des scolarisés. Son objectif était de regrouper tous les Sereer présents au Cap-Vert. A l'image des autres ethnies, il s'agissait de mobiliser les sereer afin de faire face solidairement aux difficultés de la vie urbaine. L'Amicale avait un caractère unitaire puisqu'elle dépassait le cadre de simple regroupement de ressortissants d'un village et proposait un réseau de solidarité à l'ensemble des originaires des régions historiques du Siin, du Saalum, du Bawol et des Sereer de la Petite-Côte et de Thiès. Les migrants, qui espéraient trouver dans cette association un moyen adéquat d'intégration sociale, s'organisaient autour d'activités récréatives dont la plus retentissante était la nuit des Sereer à Dakar.

Mais la taille de l'Amicale explique ses difficultés à prendre réellement en charge les besoins d'insertion

(1) Robert Michels, Les partis politiques, Paris, Flammarion, 1971, 309 p.

Michel Crozier, E. Friedberg L'Acteur et le Système, Paris, Editions Seuil, 1977, pp. 95-108.

professionnelle et sociale des migrants sereer dans la région dakaroise. D'autre part, les principaux promoteurs de l'Amicale reconnaissent maintenant qu'ils étaient davantage motivés par l'impact de leur association sur la scène politique nationale que par l'esprit communautaire. L'un des initiateurs de l'Amicale A.J. explique qu'ils s'étaient inspirés de l'expérience de regroupement des Tukulër à Dakar. "De 1952 à 1956, j'étais secrétaire général du Progrès fluvial des Tukulër. C'est ainsi que mes amis me prenaient pour un Tukulër. Lorsque nous avons créé l'Amicale des Sereer du Cap-Vert, nous étions déjà bien préparés à l'animation de telles associations. Cependant, les différences culturelles entre les Siin-Sinn, les ndut, les saafen etc... ont compromis les chances de succès de l'Amicale".

En effet, l'Amicale sombra dans la léthargie avant d'être relayée par des regroupements de ressortissants d'arrondissement ou de village. C'est le cas de Mbog Jom.

Mbog Jom : C'est au début des années 1980, que l'initiative de créer une association des ressortissants de Naaxar fut prise. Son champ d'action dépassait la région dakaroise pour s'étendre à Kaolack, Ziguinchor et Thiès. Ses promoteurs avaient au départ manifesté la volonté de créer une structure d'animation culturelle pour éviter aux migrants de se laisser entraîner dans l'acculturation. C'est ainsi que partout où les ressortissants de Naaxar pouvaient se constituer en groupe, il y avait une cellule de MBog Jom. Mais l'élan du début ne fut pas entretenu par des activités mobilisatrices. L'association compte à son actif de petites manifestations lucratives (bal

payant) et séances de luttes nocturnes. Elle joua un rôle important dans la cohésion du groupe des ressortissants de Naaxar en étant le creuset de l'entraide et de la solidarité. En effet, le mode d'organisation permettait aux membres de se faire assister lors des baptêmes et autres cérémonies relevant du non-quotidien. Néanmoins, beaucoup de cérémonies de cet ordre de fait, s'organisent au village et non à Dakar. Aujourd'hui, l'importance numérique de la communauté à Dakar explique l'organisation de baptêmes dans la capitale sénégalaise tandis que les funérailles et les mariages sont célébrés au village.

L'association MBog Jom était animée par un petit noyau de volontaires qui, au gré des affectations professionnelles, n'ont pu la protéger de la léthargie.

Cette situation a beaucoup marqué la jeune génération de migrants qui ont créé un club dénommé Roy baax pour remédier au vide organisationnel.

Roy baax : Ce club est créé seulement en 1986. Il

regroupe une trentaine de jeunes garçons et filles. Sa structuration est fondée sur le modèle des associations de jeunes en général. Il est dirigé par un président, responsable moral du club qui s'attache les services de différents collaborateurs notamment : un vice président, un secrétaire général, un secrétaire administratif, un secrétaire à l'organisation et un trésorier chargé de gérer les cotisations des membres et les recettes des manifestations lucratives.

Le Club a également une présidente et une trésorière. Ces dernières sont les relais des informations auprès des filles. Cette sorte de bureau parallèle des filles est l'expression d'une volonté des garçons d'associer leurs soeurs qui manifestent une réticence à entretenir des relations personnelles avec eux.

Les activités du club Roy Baax sont réduites aux réunions et à l'organisation d'activités lucratives, des bals en particulier. En somme, il apparaît pour l'association MBog-jom comme pour le club Roy Baax qu'ils ont une fonction de contrôle social sous les effets des activités d'animation, d'entraide et de soutien mobilisant les migrants sereer, ressortissants de Naaxar à Dakar.

Parallèlement s'est créé un comité d'initiative pour la construction d'un collège d'enseignement secondaire. Cette structure regroupe les anciens animateurs de l'association MBog-jom qui ainsi renaît de ses cendres, les membres du club Roy Baax de même que beaucoup de volontaires. Elle est un regroupement qui concerne non seulement les ressortissants de l'arrondissement de Naaxar mais aussi des originaires du Siin vivant à Dakar, Kaolack, Saint-Louis, Thiès etc...

Le trait dominant d'un tel regroupement est que les migrants s'organisent autour d'un objectif de développement, la construction d'un collège d'enseignement à Naaxar. Cette orientation témoigne d'une prise de conscience chez les migrants de la nécessité de réaliser leur unité autour de projets de

développement de leur communauté d'origine. Les activités peuvent se résumer à l'organisation de manifestations lucratives, à la coordination des contacts avec des bailleurs de fonds, aux démarches auprès des autorités administratives.

Les tontines : Ce sont des associations de crédit-épargne, dirigées par des particuliers. Nous les avons rencontrées particulièrement chez les migrantes. Deux formes sont pratiquées à ce propos. D'abord les tontines d'entraide : la cotisation mensuelle qui varie de 2 000 F à 5 000 F n'a lieu que lorsque l'un des membres est en difficulté financière et sollicite de ce fait l'aide de l'association.

Ensuite les tontines d'épargne-crédit : elles sont constituées sur des bases d'affinités entre les membres. Une présidente -souvent la personne la plus âgée ou la plus influente- organise le rassemblement des cotisations qui varient entre 2 000 et 5 000 F en fonction du nombre de participantes et du niveau des revenus mensuels. Dès que la somme d'argent est réunie, on procède au tirage au sort pour désigner la personne bénéficiaire de la prise.

Beaucoup de migrantes participent à des tontines qui leur permettent d'épargner régulièrement une partie de leurs revenus. Les tontines regroupent la plupart des migrantes partageant la même chambre; il arrive également que les migrantes sereer se retrouvent dans une tontine avec des migrantes d'une autre ethnie.

Les tontines apparaissent comme des formes d'association d'une grande souplesse. Elles sont adaptées aux besoins d'épargne-crédit et aussi d'entraide des "bonnes".

Les regroupements sous le Ndubali : ce sont des regroupements plus spontanés autour de loisirs par affinité naturelle. A Benn Tali, il y a un grand arbre à palabre appelé Ndubali. C'est sous l'ombre du Ndubali que les migrants, sereer pour la plupart, se regroupent durant leurs temps libres. Il s'adonnent ainsi au jeu de dame et à la belotte. Ils sont organisés. Chaque adhérent verse une cotisation annuelle de 1 000 F, ce qui l'autorise à participer aux jeux. Un président et un trésorier sont nommés chaque année et sont chargés de l'organisation des jeux et de la discipline du groupe. Le Ndubali est un lieu de grands regroupements des Sereer de l'arrondissement de Naaxar.

Nous venons de décrire brièvement les formes associatives les plus remarquables chez les Sereer de Naaxar présents à Dakar. Nous pouvons noter l'intérêt que les migrants manifestent à la vie associative. L'esprit communautaire qui s'exprime, malgré les insuffisances organisationnelles notables, montre l'importance du groupe dans l'environnement culturel actuel. Nous avons retenu que les associations de migrants sereer ont des fonctions sociales d'entraide, d'intégration et de contrôle de leurs membres qui se trouvent impliqués dans un environnement urbain complexe. Un exemple d'association de développement est signalé. On peut espérer de cette association

des effets d'entraînement souhaités pour la cohésion des migrants
et leur intéressement aux actions de développement de leurs
villages.

5. LES SPECIFICITES FEMININES DE LA MIGRATION RURALE-URBAINE DES SERREER DE L'ARRONDISSEMENT DE NAAXAR :

Comme nous l'avons indiqué dans les pages précédentes, les femmes-domestiques sont la catégorie socio-professionnelle la plus importante avec 35,5 % de la population-cible. Sur les 283 migrants actifs que compte le village de Naaxar, nous y retrouvons 82 femmes dont 70 domestiques, 5 femmes ménagères vivant avec leurs maris, 3 élèves, une commerçante, une enseignante et une infirmière. Les femmes constituent dès lors 28,97 % des ressortissants de Naaxar à Dakar. Concernant NGayoxem, sur les 130 migrants actifs, on compte 59 femmes, soit 45,38 % réparties en 50 domestiques, 5 ménagères vivant avec leurs maris et une élève. Enfin pour Sob, sur 30 migrants actifs recensés, nous retrouvons 24 filles domestiques soit 80 %.

Il est aisé donc de constater que le nombre de femmes est d'autant plus important qu'il s'agit d'un village plus fraîchement impliqué dans le réseau migratoire rural-urbain. C'est là la preuve que la migration féminine est une porte d'entrée de la migration rurale-urbaine de masse. Si elle ne la déclenche pas, elle la prépare activement et la soutient. Cependant c'est une migration pour l'essentiel saisonnière. Elle intervient très souvent avant le mariage et concerne donc principalement les jeunes filles qui sont recrutées comme domestiques, "bonnes" comme on les appelle communément dans les ménages dakarois. Mais le premier séjour de travail à Dakar intervient à un âge très jeune. Lors de l'enquête, nous avons rencontré plusieurs cas de fille de moins de 10 ans. Elles sont le plus souvent recrutées pour de "petites" tâches domestiques

tels l'entretien du bébé, le lavage de la vaisselle, le nettoyage de la cour de la maison etc... Dans les faits, c'est la fille domestique qui fait, non seulement les tâches quotidiennes mais aussi toutes les commissions et répond aux petits besoins et caprices de la maîtresse de maison et même de toute sa famille. Son maigre salaire (en moyenne 3 500 francs par mois), et qu'elle perçoit du reste difficilement ne permet aucune épargne. C'est encore pire quand elle est recrutée pour passer la nuit à son lieu de travail. En fait de toutes les personnes domiciliées dans la maison où elle travaille, elle est la dernière à se coucher et aussi la première à se lever. Les jeunes filles qui quittent le village dès cet âge et travaillent durant la saison sèche, à Dakar, le font bien souvent pour préparer leur mariage, presque toujours précoce.

Mais il importe de relever plus généralement que leur séjour en ville découle du besoin de se prendre en charge elle-même car ni la famille, ni le mari n'arrivent à leur assurer des conditions de vie relativement correctes au village. D'ailleurs, les cas de femmes déjà mariées et travaillant comme domestiques à Dakar sont à bien des égards exceptionnels.

Il nous a été donné aussi l'occasion de rencontrer des conjoints migrants qui vivent à Dakar sous des toits différents parce qu'ils n'ont pas la possibilité de payer seuls le loyer d'une chambre et tous les frais de fonctionnement y afférents. Chacun vit avec ses amis et parents migrants, faisant ainsi face aux mêmes difficultés que tous et se conformant au système de

rapports entre migrants. La vie de tels couples de migrants à Dakar est difficile. Il s'agit pratiquement de jeunes couples contraints alors de laisser leurs enfants au village. Pour le migrant donc, dès qu'il arrive à Dakar, il est obligé d'adopter une vaie très sobre. Tous les raccourcis sont empruntés afin d'épargner l'argent nécessaire à l'achat d'habits, d'ustensiles de cuisine, d'objets utilitaires et au ravitaillement en vivres (riz, huile, savon). Les filles domestiques sont en nombre important dans une chambre. Si la moyenne est de 10 migrantes, il faut reconnaître qu'elles sont treize à quinze dans une même chambre. Par exemple au quartier HLM Montagne nous avons observé dans une baraque de quatre mètres sur trois, une quinzaine de domestiques notamment 5 femmes mariées (deux d'entre elles avaient leur mari à Dakar au moment de l'enquête mais vivaient séparément d'eux), une veuve de 32 ans, cinq célibataires de 15 à 18 ans et quatre filles : l'une ayant 12 ans et les 3 autres 10 ans (cf. tableau (14).

A l'exception de 2 migrantes, les 13 autres sont toutes ressortissantes de NGayoxem et habitaient le même quartier Lewna au village. Elles ont des liens de parenté ou d'alliance. Aucune d'elles n'a pu expliquer comment elles ont accédé à la chambre tout au début. Seulement chacune d'elle se souvient de celle qui a parrainé son installation dans la chambre. "Elles sont venues naturellement vers moi" explique KK, la principale responsable de la chambre. "Nous étions 4 à un moment donné mais par la force des choses, nous nous sommes retrouvées à 13 dans la chambre" poursuit-elle. Elles paient 5000 francs de loyer. Seules les plus

Tableau 14 : Visite dans une chambre de domestiques à HLM Montagne

Migrantes	Age	Situation matrimoniale	Types et lieux de travail	Salaire mensuel	Expérience urbaine	Envoi d'argent
1. K.K.	32 ans	veuve	Linge - repas - entretien maison à Kastor	10 000 F	5 années dont 4 avant mariage	5 000 F/mois à sa mère pour en- retien de ses fils.
2. A.Y.	29 ans	Mariée, 3è femme	Linge à Jeppël et nettoyage	10 000 F	7 années dont 6 avant mariage.	Envoie cadeaux à son mari
3. M.S.	21 ans	Mariée, 1è femme	Linge-nettoyage	10 000 F	3 années	Son mari est à Dakar. Le couple vit séparément.
4. F.NJ.	18 ans	Célibataire	Linge-nettoyage à Bop	8 000 F	4 années	10 000 F une fois cette année.
5. D.J.	18 ans	Célibataire	Linge-nettoyage à Jeppël	10 000 F	4 années	Envoi 2 fois 5000 cette année à sa maman.
6. F.J.	17 ans	Célibataire	Linge-nettoyage à Kastor	8 000 F	6 années	Envoi 5 000 F par trimestre
7. S.K.	18 ans	Mariée, 1è femme	Linge-nettoyage à HLM V	9 000 F	4 années	Epargne 6 000 F par mois
8. A.K.	15 ans	Célibataire	Linge-nettoyage à Kastor	10 000 F	4 années	2 500 F par mois
9. A.S.	24 ans	Mariée, 1è femme	Cuis., Linge, tous travaux ménagers à Xaar Yala	10 000 F	6 années	son mari est à Dakar, le couple vit séparément.
10. M.J.	12 ans	Célibataire	Vaisselle, Balayage	5 000 F	4 années	à envoyer une fois 5 000 F
11. S.J.	10 ans	Célibataire	Vaisselle, balayage	2 500 F	2 années	à envoyer 2 000 F cette année
12. M.J.	10 ans	Célibataire	Vaisselle, balayage	2 500 F	1 année	à envoyer 1 500 F cette année
13. X.S.	10 ans	Célibataire	Vaisselle,	5 000 F	2 années	à envoyer 5 000 F cette année.

Le tableau concerne 13 migrantes ressortissant de NGayoxem logeant dans la même chambre que 2 autres à HLM Montagne. Ces données ont été recueillies lors d'un entretien collectif.

grandes se cotisent à raison de 500 F par personne. En compensation, les plus jeunes remplissent à tour de rôle le canari d'eau et doivent rester promptes à réagir aux sollicitations de toutes sortes des aînées. C'est aussi elles qui passent la nuit sur les nattes à même le sol pendant que les plus grandes se serrent sur les deux lits garnis de matelas en paille. Le diner est fait de mets rapportés par quelques-unes d'entre elles qui ont la chance de travailler dans des familles soucieuses de leurs conditions de vie précaire à Dakar.

Aucune d'elles n'a fréquenté l'école française. Elles parlent toutes wolof et 12 d'entre elles déclarent avoir appris cette langue à Dakar dès les premiers séjours. Une seule a connu une autre ville (Kaolack) avant de venir à Dakar. Elles sont toutes des migrantes temporaires. En 1986, trois d'entre elles ont passé l'hivernage à Dakar car selon leur déclaration, dans leur famille au village, il y avait suffisamment de bras pour les travaux champêtres. En 1987, deux envisagent de rester à Dakar durant la saison des pluies mais un tel projet dépend de la négociation en cours avec les parents. Elles sont fières malgré tout de loger à HLM Montagne où elles cotoient les autres migrants.

Elles vivent repliées sur elles-mêmes. Une seule déclare avoir une amie non sereer à Dakar. Elles ont tendance à reconstituer le style de vie rural à HLM Montagne. En fait, il faut habiter ce quartier pour se retrouver dans ses ruelles sinueuses, plongées toujours dans la pénombre, baignées par l'air humide et les odeurs nauséabondes. Là l'anonymat n'existe pas.

Tous se reconnaissent et d'identifient aisément. C'est une sorte de village dans une ville mais un village tronqué, un village différent de Naaxar, NGayoxem, Sob, un village d'un genre particulier, un village où presque tous les habitants sont jeunes. Il n'y a pas de vieillards qui se regrouperaient sous l'arbre à palabre entraînant d'égréner leur chapelet, de jouer aux dames ou à la belot'te, de se rappeler quelques merveilleux moments d'une vie également sobre mais somme toute paisible. Pas de grands-mères arcboutées à leurs canaris et vieillesalebasses contenant l'indigo avec lequel elles savent teindre ces habits si rares tissés de surcroît à la main. Pas de femmes pilant le mil et se consacrant au cous-cous. Pas d'animaux domestiques dont la présence dans la cour de la maison familiale au village est tout un symbole.

HLM Montagne est l'expression de cette jonction avortée entre l'urbain et le rural. C'est une malheureuse synthèse qui torpille l'identité du migrant. Un quartier flottant dit-on dans l'administration communale car tout est étranger aux normes pré-établies : le mode d'établissement, l'architecture, le type d'occupation de l'espace.

Mais la vie de la migrante se passe davantage sur le lieu de travail où elle est recrutée en fait pour tout faire. D'abord pour avoir un poste de travail, il faut faire du porte à porte dans les quartiers de Dakar. Ensuite le travail n'offre aucune possibilité de repos. La domestique a beaucoup de tâches. Aucune initiative ne lui est laissée. Tout est sur commande sous

le prétexte d'une certaine irresponsabilité de sa part. Les salaires sont faibles. Les domestiques ne bénéficient pas de protection législative suffisante. Les lois qui existent dans la convention collective interprofessionnelle ne sont pas respectées. Ceci est connu du législateur (1). Les domestiques sont laissées pour compte. Elles sont perpétuellement agressées. Elles finissent par croire à leur "infériorité". Leur ambition est très limitée. Au plus elles rêvent d'avoir un bon mari. Généralement elles préfèrent retourner se marier au village. Leur statut social ne les autorise pas à se marier avec de vrais urbains. Elles doutent de leur capacité d'adaptation à la ville sur une longue période. Mais, au fond d'elles mêmes, elles ont un sentiment partagé : la ville est le "lieu du mieux vivre" mais en même temps elle est le théâtre de beaucoup de tares sociales. En fait, les domestiques sont au courant de nombre de comportements et d'attitudes de la maîtresse de maison, de son mari ou de tierces personnes.

C'est ainsi que F.J., migrante de NGayoxem affirme d'un air péremptoire : "j'ai travaillé avec plusieurs maîtresses de maison depuis maintenant 7 ans. j'ai vu beaucoup de choses et entendu des propos qui ne me concernent pas directement. C'est à présent que je comprends pourquoi des personnes se suicident. Bref, à Dakar tout est artifice ; les grandes personnes sont d'une moralité douteuse".

(1) Voir annexe.

Le style urbain c'est effectivement un style de façade ; l'apparat est primordial. Tout est calqué sur l'opinion des autres au détriment du contenu interne, de la substance réelle, de l'originalité et de l'essence propre des actes, comportements etc... la ville est de prime abord attrayante. Toutefois dès qu'on y pénètre c'est un sentiment de déception qui prévaut. C'est dans cet esprit que F.J. remet en cause la moralité des citadins. Il y a dès lors entre la domestique et les vrais citadins, une différence d'approche. Elle est plutôt habituée à se laisser voir telle qu'elle est tandis que le citadin est chevronné dans l'art de vivre un laisser paraître. Il arrive que ce hiatus prenne des formes radicales qui expliquent l'isolement de la "bonne", son déchirement interne.

Par ailleurs nous avons relevé des cas de jeunes filles qui cherchent à s'accomoder des dessous de la vie urbaine et qui finalement se laissent entraîner dans des pratiques qui ne les honorent pas. Ainsi une bonne part de jeunes filles, mal préparées aux exigences de la ville, restent la proie facile du premier venu, du plus offrant. Ce n'est donc pas étonnant de rencontrer à HLM Montagne, à Benn Tali, à Grand Yof, à la Médina etc... des migrantes filles mères, délaissées souvent par leurs amants. Elles sont nombreuses. Les moeurs s'en trouvent piétinées et bafouées. Au village de telles situations sans être acceptées sont en voie d'être tolérées car c'est aux yeux des villageois, l'une des conséquences les plus prévisibles de la migration féminine vers Dakar. Malheureusement des positions fatalistes se font jour à ce propos et gênent la recherche de remèdes sérieux à ce mal.

En définitive, la migration féminine des Sereer de l'arrondissement de Naaxar vers Dakar concerne principalement les jeunes filles. Elle intervient très souvent avant le mariage et reste un fait de masse qui nous amène à penser à un effet d'entraînement au sein des classes d'âge constituées au village. Elle est devenue le passage obligé de jeunes filles rurales et par conséquent un phénomène culturel qui s'intègre désormais dans les moeurs et traditions des villages Sereer du Siin.

Le dépouillement de précieux cahiers de notes où un des tuteurs des "bonnes" qui leur garde leurs salaires enregistre dans les moindres détails avec une rigueur insoupçonnée, leurs entrées et sorties d'argent sur de longues périodes, nous a permis de mesurer la nature des dépenses qu'effectue une dizaine de domestiques sur trois à quatre années de présence à Dakar, de comprendre le motif réel de leur migration à partir de l'utilisation de leur revenu et d'envisager l'impact de cette migration sur le milieu de départ, le village. Ainsi il ressort nettement comme nous l'avons indiqué dans les pages précédentes que la migration féminine des Sereer de l'arrondissement de

Naaxar s'inscrit principalement dans le besoin pour les jeunes filles de se prendre en charge : d'assurer elles-mêmes leur habillement, leurs effets de toilettes, leurs équipements ménagers car ce sont elles, femmes rurales de demain, qui supporteront tout au village. Ce sont elles les vrais piliers du Ngak

Les envois d'argent au village sans être facultatifs sont secondaires par rapport aux besoins pressants de la jeune

femme, domestique à Dakar. L'argent qu'elle envoie au village régulièrement ou sporadiquement pourrait paraître symbolique. Il est plutôt très attendu de sa mère restée au village. C'est une source de financement important au village. Cet argent intervient dans la gestion du quotidien comme du non quotidien. En effet nous avons relevé le cas de X.S. qui, au bout de quatre années de présence à Dakar, travaillant comme "bonne" avec un salaire mensuel de 15 000 francs, arrive à se payer régulièrement des habits, à acheter occasionnellement des habits pour son père et sa mère restés au village, à assurer à ses deux frères leurs fournitures scolaires mais aussi à épargner par l'entremise d'une tontine une somme de 50.000 francs qu'elle a versée à son frère afin que celui-ci puisse compléter sa dot, se marier et faire venir sa nouvelle femme auprès de sa mère.

On comprend dès lors que faire face à toutes ces charges suppose des sacrifices énormes, une tension permanente pour atteindre de tels objectifs. A l'image des travailleurs en général, la "bonne" partage aussi avec ses proches, ses maigres revenus. C'est là tout le sens de sa migration. Il serait intéressant d'étudier comment le capital d'expériences urbaines que les filles "bonnes" ont accumulé avant leur mariage est réinvesti dans la gestion du foyer dès leur retour au village, dans leurs rapports avec leurs maris et leur milieu social. Mais pour le moment essayons d'examiner les types de relations à distance que le migrant à Dakar entretient en général avec son milieu d'origine.

6. LES LIENS ENTRE LES MIGRANTS ET LEURS VILLAGES D'ORIGINE :

6.1. Les opinions sur la migration :

Avant les années 50, toute migration vers les grandes villes était considérée comme une aventure périlleuse et par conséquent à proscrire. Tout était circonscrit dans les unités d'exploitation et de consommation au village. La production revêtait encore une forme communautaire. C'est ainsi que quand quelqu'un tentait l'exode vers la grande ville, on disait : "demna ca ndoxma, sanku jina" faisant donc référence au pays de l'eau et de l'aventure.

Mais avec l'évolution du système agraire sereer et son glissement vers l'économie de traite mise en rapport au progrès des moyens de communication et avec l'influence du peuplement sereer nominka, le Siin s'ouvrit et déversa des vagues de migrants saisonniers vers les grandes villes comme Dakar. C'est alors que progressivement la migration s'intégra dans les stratégies rurales. En effet la sagesse sereer a systématisé cette pratique en ces mots : "a ndog lu jook a njac a rok kerna dara fef keema". Autrement dit une famille dans laquelle il n'y a aucun émigrant ne peut être riche.

Les relations à distance que le migrant entretient avec sa famille restée au village trouvaient là leur fondement idéologique. Aujourd'hui la migration rurale-urbaine est non seulement tolérée mais elle est très largement acceptée. Elle se présente comme une stratégie-réponse à la stagnation voire la regression de l'économie rurale.

6.2. Les relations à distance :

Les migrants sereer dakarois de l'arrondissement de Naaxar entretiennent sans conteste des liens très forts avec leurs villages d'origine.

"Voilà bientôt 13 ans que je suis à Dakar déclare M.J. de Naaxar mais je ne me souviens pas d'être resté un seul mois à Dakar sans aller au village. En plus j'entretiens mes parents demeurés au village. je peux dire sans démagogie que les deux tiers de mon salaire sont dépensés au village régulièrement".

C'est également ce qu'affirme S.J. de Naaxar : "j'ai trois femmes, dont deux au village auprès de mes parents. Avec un salaire de près de 180 000 francs par mois sans compter le bénéfice que je tire du magasin de consommation et du salon de thé que je fais fonctionner, je suis bel et bien en mesure de vivre avec toutes mes femmes à Dakar. Mais je préfère les laisser au village. Elles viennent à Dakar à tour de rôle, et ce faisant je maintiens les liens que je souhaite garder avec ma mère et mes proches au village car j'y vais tous les quinze jours". Ces propos se trouvent attestés par la pratique des migrants.

Les migrants célibataires (31 cas sur les 66 migrants de l'échantillon) ayant un emploi régulier à Dakar ont tendance à aller passer les week end au village. C'est le cas particulier des ressortissants du village de Naaxar qui est relié à Dakar par des véhicules en permanence. En fait il y a chaque jour un véhicule qui quitte Naaxar le matin pour Dakar et retourne au point de départ dans l'après-midi. Le trafic est dense. C'est là

l'expression de liens puissants entre les migrants et leur village d'origine.

Dans ce contexte, on comprend aisément pourquoi les unités résidentielles que les migrants mettent en place à Dakar sont la plupart temporaires et par conséquent très modestes. Cependant il y a des migrants qui se fixent à Dakar avec leur famille. Dans ce cas aussi des liens intéressants sont maintenus avec les parents restés au village. C'est d'ailleurs une mode chez les migrants de chercher à construire un logement au village pour les parents dès qu'on arrive à s'installer correctement à Dakar. Mais ceci est davantage perceptible à Naaxar qu'à NGayoxem et Sob du fait surtout que le premier village est plus anciennement impliqué dans le réseau migratoire rural-urbain. Comme on le voit donc les émigrés de l'arrondissement de Naaxar constituent une véritable antenne à Dakar. Les familles au village sont bien reliées à Dakar soit par l'entremise d'un ou de plusieurs de leurs membres individuellement pris ou par groupes. De tels groupes s'élaborent comme prolongement en ville de la grande famille basée au village. Le migrant de longue durée a dès lors une double appartenance : d'une part à un milieu urbain fait de labeur et dans lequel il se contente de jouer ~~des~~ rôles marginaux, du moins secondaires du fait de l'effacement qui le caractérise, d'autre part à un milieu rural qui l'implique non seulement par le moyen de ses envois réguliers ou occasionnels d'argent et de ravitaillement en vivre mais aussi par sa place désormais importante dans le jeu de relations de pouvoir. Ses

références culturelles sont ambivalentes. Mais il a le regard
davantage orienté vers le village que vers la ville.

"Dakar a ses fils, nous, nous sommes des fils du Siin ni plus ni moins" nous confie un des pionniers de la migration rurale-urbaine de Naaxar vers Dakar.

Ainsi la ville se dote d'autres meneurs, les migrants sereer de Ñaaxar n'ont pris aucun risque tendant à bousculer les rapports en milieu urbain et à se positionner en groupe de pression sociale. Est-ce là une volonté d'effacement durable ou une position, conjoncturelle d'un peuplement qui ne se sent pas encore concernés du fait de sa faiblesse numérique ?

En tout cas les rapports ville-village par le truchement de la migration nous semblent procéder de la logique de vases communicants. L'un influe sur l'autre et réciproquement. L'intelligence du fait migratoire se meut dans la signification de ces relations à distance qui caractérisent les rapports-
villes-villages se focalisant au travers de la migration rurale-urbaine. ~~Le véritable problème réside dans la capacité des~~ acteurs sociaux de maîtriser cet état de fait et d'arriver à impulser une dynamique humaine qui leur soit favorable.

7. CONCLUSION

Quand on étudie le Siin on est vite préoccupé de savoir l'explication de l'exode tardif des ruraux vers Dakar alors que de nombreux facteurs économiques contribuaient à déclencher ce phénomène : surpopulation avec une densité de plus de 100 habitants au km² (1), appauvrissement du sol, faible pluviométrie etc...

L'un des plus importants reversements de population du Siin a eu lieu dans les années 1934-1936 : l'administration coloniale tente d'orienter le mouvement migratoire vers l'Est du pays dans le cadre de l'opération "Terres Neuves" (Dubois, 1971).

C'est seulement à partir des années 1950 que les Sereer de l'arrondissement de Naaxar migrent vers Dakar à la recherche du numéraire. Comme le relève Michel Garenne (1987), dans l'arrondissement de Naaxar "l'essentiel de l'exode rural se fait au profit de Dakar, 48,2 % du solde négatif des migrations". Nous nous sommes attaché, pour notre part, à l'étude de l'organisation de cet exode rural des Siin-Siin vers Dakar. Nous avons essayé dans cette étude de nous fonder sur les perceptions que les migrants ont de leur histoire et aussi de leur mode de vie sociale et professionnelle à Dakar.

(1) "Le Sine, concentré dans le département de Fatick présente des taux d'accroissement démographique très faibles par rapport à la région voire au Sénégal : 1,32 entre 1904-1934, 1,6 entre 1930-1958 et 1,62 entre 1958-1976". Becker (Ch.), Diouf (M.), MBodj (M.), L'évolution démographique du Sénégal et du Bassin Arachidier (Sine-Saloum) au XX^e siècle (1904-1976), *ronéo*, p. 23.

Il apparaît ainsi que l'exode rural est fondamentalement motivé par des facteurs économiques défavorables aux ruraux : crise de l'agriculture, sécheresse etc...

Des réseaux denses se constituent en ville sous les traits d'une solidarité ethnique ou parentale. Les migrants vivent en groupe dans des quartiers populaires du fait de leurs faibles revenus. Ils occupent des emplois médiocres : manoeuvres, domestiques, ouvriers, employés de bureau et ... s'ils ne sont pas dans l'attente d'un emploi hypothétique.

L'exode rural se présente comme une stratégie-réponse ; la ville, quant à elle, apparaît comme un espace-alternatif au milieu rural, signant ainsi l'échec de la politique officielle de l'Etat sénégalais consistant à fermer les portes de Dakar aux migrants. Dans leurs efforts d'adaptation à ce milieu urbain, ces derniers mettent en oeuvre des stratégies qui participent de la réinterprétation des valeurs culturelles séreer.

Il se passe dans la ville des mutations sociales de plusieurs ordres : vision du monde, relations humaines, style de vie etc..., toute chose perceptible dans la vie des migrants.

Ces nouveaux habitants de Dakar mènent une vie double : ils sont écartelés entre d'une part, la ville où ils passent désormais l'essentiel de leur temps dans des conditions de vie et de travail précaires ; d'autre part, le village où ils maintiennent leurs familles tout en les soutenant avec leurs maigres revenus.

Au terme de cette étude, une question importante reste posée : comment en effet expliquer la différence d'approche dans l'organisation de la migration entre les Sereer, les Tukuler, les joola etc... ?

Mieux, qu'est-ce qui fonde les différences d'approche vis à vis de la crise de l'agriculture au sein du pays Sereer et qui font que les Siin-Siin ne se comportent pas de la même manière que les Saafeen ou les Ndut ?

Ne faudrait-il pas ne point se contenter d'étudier les facteurs économiques et historiques mais plutôt oser interroger le modèle culturel que l'ethnie secrète. Il nous semble, en tout cas, que la compréhension de ce qui se passe à l'intérieur du système socio-économique en oeuvre peut contribuer à une meilleure connaissance des faits sociaux. L'étude du phénomène migratoire est à ce prix.

Annexe 1

Les salaires minimaux hiérarchisés des domestiques et gens de maison sont contenus dans l'arrêté n° 974/MFPT-DTSS du 23 janvier 1968, journal officiel du Sénégal du 20 juin 1970 p. 594.

Ensuite il y eut l'arrêté 13548/MFPTE/DTESS du 28 Nov. 1974 cet arrêté est suivi de l'arrêté interministériel datant du 1er janvier 1985.

Tableau : Salaires minimaux des domestiques et employés de maison (à compter du 1er Novembre 1974, arrêté 13548/MFPTE/DTESS du 28 Novembre 1974.

Catégories	Francs CFA/mois
1ère	18 556
2ème	19 121
3ème	21 488
4ème	22 397 - 5 %
5ème	23 209
6ème	27 604
7ème	29 755

A compter du 1er janvier 1985

Catégories	Temps minimum horaire	Salaire minimum mensuel
1ère	183,75	31 849
2ème	187,01	32 415
3ème	207	35 879
4ème	215,18	37 298
5ème	216,49	37 525
6ème	251,04	43 513
7ème	262,04	45 419

Mon cher(e)

L'étude qui occasionne cette enquête porte sur la migration rurale-urbaine des Sereer du Siin à Dakar et sa Banlieue.

Votre village a été choisi comme exemple.

C'est ainsi que cette enquête vise à étudier votre expérience migratoire et les processus sociaux qui en résultent.

Les informations que vous accepterez de nous donner, resteront anonymes.

En répondant à ce questionnaire, soyez conscients qu'il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises réponses.

Vous avez été choisi au hasard sur la liste des ressortissants de votre village.

Nous vous remercions de votre disponibilité et de votre compréhension.

Le Responsable de l'enquête :
Abdou Salam FALL, Etudiant
au 16, Pavillon B, Cité
Universitaire Dakar/Fann.

Banlieue

- 1) Prénom(s) et Nom
2) Sexe M.....
F.....

- 3) Ethnie
4) Village d'origine
5) Hameau ?
6) Concession (Mbind) ?
7) Cuisine (NGak) ?
8) Date de Naissance ?
9) Lieu de naissance ?
10) Quartier d'habitation à Dakar

- 11) Religion ?
Musulmane ! ! Confrérie
Catholique ! !
Protestant ! !
Animiste ! !
Autres ! !
(précisez)

- 12) Situation matrimoniale ?
Célibataire ! !
Marié(e) ! !
Veuf(ve) ! !
Divorcé(e) ! !
Autres ! !
(précisez)

- 13) Si vous êtes mariés, quel est le nombre de femme ?
14) Pour les femmes, quelle est votre position ?
15) Quelle est l'ethnie de votre conjoint(e) ?
16) Quel est le village ou la ville d'origine de votre conjoint(e) ?
.....

- 17) Vivez-vous avec votre conjoint(e) à Dakar ?
Oui ! ! Non ! ! Pouvez-vous dire pourquoi ?

- 18) Si oui, partagez-vous la même chambre ?
Oui ! ! Non ! !

- 19) Si non pourquoi ?
.....

3) Quelles sont les occupations de votre conjoint(e) à Dakar ?

.....

4) Avez-vous des enfants ?

Oui ! ! Non ! !

Si oui précisez

.....

5) Avez-vous fréquenté l'école ?

Oui ! ! Non ! !

6) Si oui, quelle est votre dernière classe fréquentée ?

.....

Précisez l'année ?

Je voudrais vous poser des questions sur votre travail

7) Travaillez-vous actuellement à Dakar ?

Oui ! ! Non ! !

8) Si non, précisez vos occupations ?

.....

9) Si oui, quel travail faites-vous ?

.....

10) Où travaillez-vous ?

.....

11) Avez-vous reçu une formation pour cela ?

Oui ! ! Non ! !

12) Si oui, précisez :

Nature de la formation	Lieu de formation	Année	Durée

13) Etes-vous

permanent ! !

saisonnier ! !

journalier ! !

Autres ! !

(précisez)

14) Quelle est votre catégorie professionnelle ?

.....

Occupez-vous des responsabilités dans votre service ?

Oui ! ! Non ! !

Si oui, précisez

Quel est votre horaire de travail ?

Depuis quand faites-vous ce travail ?

Comment avez-vous trouver ce travail ?

Votre travail est-il satisfaisant ?

Oui ! ! Non ! !

Expliquez pourquoi ?

Avez-vous d'autres occupations rémunératrices ?

Oui ! ! Non ! !

Si oui, précisez

Dans quelle catégorie de salaire mensuelle vous situez-vous ?

moins de 20.000 F !
(précisez)

20.000 F à 29.999 F !

30.000 F à 39.999 F !

40.000 F à 49.999 F !

50.000 F à 74.999 F !

75.000 F à 99.999 F !

100.000 F à 124.000 F !

125.000 F à 149.999 F !

150.000 F et plus (précisez) !

A Dakar, aviez-vous eu à travailler auparavant ailleurs ?

Oui ! ! Non ! !

Si oui, précisez

Genre de travail	Lieu de travail	Année	Durée	Dernier salaire	raisons du changement du travail

1) Quelle était votre occupation au village avant la migration ?

Les questions qui suivent portent sur l'organisation de la migration

3) Quels sont les motifs de votre migration actuelle à Dakar ?

- apprendre un métier !
préparer le mariage !
Aider la famille (Habillemeent, Nourriture) !
Chercher du travail salarié !
Rejoindre son conjoint(e) !
Rejoindre un parent !
Poursuivre des études !
Retrouver du travail !
Autres (précisez) !

4) Comment vous est venue la décision de migrer ?

5) Qui vous a logé à Dakar dans un premier temps ?

6) Précisez vos liens ?

7) Aviez-vous de l'argent en venant à Dakar ?

Oui ! non !

8) Si oui, quel en était le montant ?

- moins de 5000 F
précisez !
5.000 F à 9.999 F !
10.000 F à 14.999 F !
15.000 F à 19.999 F !
20.000 F à 29.999 F !
30.000 F à 39.999 F !
40.000 F à 49.999 F !
50.000 F à 74.999 F !
75.000 F à 99.999 F !
100.000 F et plus (précisez) !

49) D'où provient cet argent ?

Revenu familial ! !

Gain personnel ! !

Autres (précisez) ! !

.....

50) Depuis quand êtes-vous à Dakar ?

.....

51) Est-ce votre premier séjour à Dakar ?

Oui ! ! Non ! !

52) Si non, votre première visite date de quand ?

.....

53) Quels en étaient les motifs ?

Vacances scolaires ! !

Visites de courtoisie ! !

Raisons scolaires ! !

Apprendre un métier ! !

Chercher du travail ! !

Vivre auprès d'un parent ! !

Autres (précisez) ! !

.....

54) Avez-vous séjourné dans des villes outre que Dakar ?

Oui ! ! Non ! !

55) Si oui précisez

Lieu de séjour	Année	Durée	Raisons du choix du lieu	Activités exercées	dernier salaire ou revenu	Raison du départ

56) Pourquoi habitez-vous ce quartier de Dakar ?

.....

57) Depuis quand y habitez-vous ?

.....

58) Votre logement est-ce

Nombre de pièces

une chambre

! !

un appartement

! !

une villa

! !

Autres (précisez)

! !

59) Avec combien de personnes partagez-vous votre chambre ?

.....

Précisez vos liens avec ces personnes ?

.....

60) Quel est votre statut d'occupation ?

.....

61) A combien vous revient seul votre logement par mois ?

.....

62) Avez-vous de l'eau courante ?

Oui ! !

Non ! !

63) Avez-vous de l'électricité dans votre chambre ?

Oui ! !

Non ! !

64) Avez-vous des appareils ménagers dans votre domicile à Dakar ?

Oui ! !

Non ! !

65) Si oui, précisez

.....

66) Combien de personnes avez-vous en charge ?

à Dakar

Précisez la nature de la prise en charge.

1.

1.

2.

2.

3.

3.

+

+

67) Participez-vous directement à l'animation et à la gestion du quartier ?

Oui ! !

Non ! !

68) Si oui, comment ?

.....

.....

9) Si non, pourquoi ?

.....

10) Quelle est l'ethnie dominante dans votre quartier ?
.....

11) Avec vos voisins avez-vous des contacts fréquents ?
très fréquents ! !
assez fréquents ! !
pas fréquents ! !
Autres (précisez) ! !
.....

12) Quelle langue parle-t-on le plus dans votre quartier ?
.....

13) Quel moyen de transport utilisez-vous pour aller au travail ?
à pied ! !
à bicyclette ! !
à Mobylette ! !
cars rapides ! !
ou bus
voiture personnelle ! !
Autres (précisez) ! !
.....

14) Combien de temps mettez-vous ?
.....

15) Comptez-vous quitter ce quartier ?
Oui ! ! Non ! !

16) Quelles sont vos raisons ?
.....
.....
.....

17) Dans quels autres quartiers avez-vous habité à Dakar ?

Nom du quartier	Année	Durée	Statut d'occupation	Genre de logement	Montant du loyer	Raisons du déménagement

78) Où prenez-vous vos repas ?

Lieu	Dejeuner	Diner
Restaurant		
Chez un parent		
Location bol		
.....		
Autres (précisez)		

79) Quelles ont été vos dépenses le dernier mois à Dakar ?

.....
.....
.....
.....

80) Avez-vous des amis non Sereer à Dakar

Oui ! ! Non ! !

Si oui, précisez

81) Etes-vous membres d'association ou de Club ?

Oui ! ! Non ! !

82) Si oui lesquelles ? 1.....
2.....
3.....

~~83) Quel rôle y occupez-vous ?~~

84) Comment épargnez-vous votre argent ?

85) Etes-vous syndiqués ?

Oui ! ! Non ! !

86) Si oui quel rôle occupez-vous dans le syndicat ?

87) Militez-vous dans un parti politique ?

Oui ! ! Non ! !

88) Si oui, quel rôle y occupez-vous ?

89) Vous intéressez-vous au sport ?

Oui ! ! Non ! !

Si oui, précisez

90) Quels sont vos loisirs ?

.....
.....

91) Combien de temps consacrez-vous aux loisirs ?

.....
.....

92) Connaissez-vous des migrants(es) originaires de votre village qui sont à Dakar ?

P			Nombre
Prostituée	Oui ! <input type="checkbox"/> !	Non ! <input type="checkbox"/> !	! <input type="checkbox"/> !
Délinquant	Oui ! <input type="checkbox"/> !	Non ! <input type="checkbox"/> !	! <input type="checkbox"/> !
Mendiant	Oui ! <input type="checkbox"/> !	Non ! <input type="checkbox"/> !	! <input type="checkbox"/> !
Vagabond	Oui ! <input type="checkbox"/> !	Non ! <input type="checkbox"/> !	! <input type="checkbox"/> !
Autres marginaux	Oui ! <input type="checkbox"/> !	Non ! <input type="checkbox"/> !	! <input type="checkbox"/> !
(précisez)			

93) Si oui, comment l'appréciez-vous ?

.....

94) Quels sont vos biens personnels ?

		Nombre
Boeufs	! <input type="checkbox"/> !	! <input type="checkbox"/> !
Chevaux	! <input type="checkbox"/> !	! <input type="checkbox"/> !
Petits ruminants	! <input type="checkbox"/> !	! <input type="checkbox"/> !
Champ	! <input type="checkbox"/> !	! <input type="checkbox"/> !
Maison	! <input type="checkbox"/> !	! <input type="checkbox"/> !
Voiture	! <input type="checkbox"/> !	! <input type="checkbox"/> !
Autres (précisez)	! <input type="checkbox"/> !	! <input type="checkbox"/> !

95) Jouez-vous à la loterie nationale, au Loto et autres Jeux de hasard ?

Oui ! ! Non ! !

Si oui, précisez

96) Avez-vous des projets socio-économiques personnels ?

Oui ! ! Non ! !

Si oui, précisez

120) Êtes-vous tenté de vous marier avec un(e) partenaire de votre village ou d'un village voisin ?

Oui Non

121) Pourquoi ?

122) Choisirez-vous librement votre partenaire ?

Oui Non

123) Accepterez-vous un arrangement des parents pour déterminer votre partenaire ?

Oui Non

124) Pourquoi ?

125) Si vous êtes mariés, pensez-vous que la migration influe sur votre vie de couple ?

Oui Non

126) Si oui, comment ?

127) Si non, pourquoi ?

Merci de votre collaboration.

8. Bibliographie

I. Archives :

Les principaux documents et archives se rapportant à la démographie du Siin sont de la série G notamment les sous-séries 26 et 16.

- sous-série 26 :

- 26 26-68, Rapport annuel. cercle de Kaolack, 1926.
- 26 28-73, Rapport politique annuel, cercle de Kaolack, 1928.
- 26 29-93, Rapport politique annuel, cercle de Kaolack, 1929.
- 26 30-86, Rapport politique annuel, cercle de Kaolack, 1930.
- 26 32-101, Rapport politique annuel, cercle de Kaolack, 1932.
- 26 34-90, Rapport politique annuel, cercle de Kaolack, 1934.
- 26 35-82, Rapport politique annuel, cercle de Kaolack, 1957.

- sous-série 16 :

- 16 290 Monographie du cercle de Kaolack, par l'administrateur Lefilliatre, 1904.

BARRY (B.)

Le Sénégal 1960-1980 : Arachide, bourgeoisie bureaucratique et sécheresse.

Doc. ronéo., 1985, 32 p.

BOCOUM (M.L.)

Etude monographique d'un terroir Serer (NGayoxem), les structures de peuplement et les systèmes de production.

1986, 16 p. ronéo.

BECKER (Ch.)

Traditions villageoises du Siin : arrondissement de Niakhar. Dakar, 1984, multigr.

BECKER (Ch.), DIDUF (M.), MBDOJ (M.)

L'Evolution démographique du Sénégal et du bassin arachidier (Sine-Saloum) au XXe siècle (1904-1976).

Dakar, janv. 1985, 40 p, ronéo.

BOUQUIER (P.)

Origine et crise des systèmes agraires wolof et serer au Sénégal: les mécanismes de la rupture des équilibres alimentaires et écologiques.

Juillet 1978, IEDES, Sorbone, Paris 1er. Thèse.

CANTRELLE (P.)

Etude démographique dans la région du Sine Saloum (Sénégal) Etat civil et observation démographique.

Travaux et Documents de l'ORSTOM. Paris, 1969, 121 p.

COPANS (J.)

Ethnies et religions dans une formation sociale dominée, hypothèses à propos du cas sénégalais.

In : Anthropologie et sociétés, Montréal, 1978, n° 1, Vol. 2.

COPANS (J.)

Les Marabouts de l'arachide : la confrérie mouride et les paysans du Sénégal.

Paris, le Sycomore, 1980, 363 p.

COPANS (J.), COUTY (Ch.), ROCH (J.)

Maintenance sociale et changement économique au Sénégal.

Paris, ORSTOM, 1972.

DELPECH (B.)

Scissions lignagères par émigration en pays Serer (Sénégal).

Dakar, ORSTOM, 1972, 12 p. multigr.

DIAGNE (P.)

Royaumes Serer (les institutions traditionnelles du Sine-Saloum.

In : Présence Africaine n° 54; 1965.

DIARASSOUBA (V.C.)

L'Evolution des structures agraires au Sénégal.

Paris, Université, thèse, 1965, 428 p. multigr.

DUBOIS (J.P.)

Les Serer et la question des terres neuves au Sénégal.

Cahiers ORSTOM, Série Sciences Humaines, XII, I, 1975, pp. 81-120.

DUPIRE (M.), LERICOLLAIS (A.), DELPECH (B.)

Résidence, tenure foncière, alliance dans une société bilinéaire (Serer du Sine et du Baol, Sénégal).

In : Cahiers d'Etudes Africaines, 55, XIV, 3, pp. 417-452.

DUPIRE (M.)

Funérailles et relations entre lignages dans une société bilinéaire : les serer (Sénégal).

Anthropos, 72, 3/4, 1977, pp. 376-400.

FALL (Ch.S.)

L'Incidence du déficit pluviométrique sur l'élevage au Sénégal.
Dakar, Université de Dakar, 95 p, Thèse de Doctorat de Sciences
vétérinaires, 1986.

GASTELLU (J.M.)

L'Egalitarisme économique des Serer du Sénégal.
Paris, ORSTOM, 1981, 808 p.

GRAVRAND (H.)

Dynamisme serer dans le Sénégal moderne.
In : Afrique-Documents, 1969, n° 105-106, 5è et 6è cahier, pp.
291-318.

GRAVRAND (H.)

La Civilisation Seréer : Cosaan.
Dakar, NEA, 1983, 361 p.

LAKE (A.), TOURE (ELH. S.N.)

L'expansion du bassin arachidier, Sénégal 1954-1979. Approche
cartographique et interprétation dynamique.
In : Amira, brochure n° 48, Paris, Août 1985, 102 p.

LAKROUM (M.)

Le travail inégal. paysans et salariés sénégalais face à la crise
des années trente.
Paris, L'harmattan, 1983, 188 p.

LERICOLLAIS (A.)

Etude géographique d'un terroir serer (Sénégal).
ORSTOM, Paris, 1972, 110 p.

LOMBARD (J.)

Disponibilité alimentaires en céréales et stratégie de survie en
pays seréer.
ORSTOM, Dakar, 1985, 95 p. multigr.

MBODJ (M.)

Un Exemple d'économie coloniale : le Sine-Saloum 1887-1940.
Thèse de 3e cycle, Paris VII, 2 vol. 1978, 691 p + 50 p. annexes.

PELISSIER (P.)

Les Paysans du Sénégal : les civilisations agraires du Cayor à la Casamance, St. yrieix, Imprimerie Fabriege, 1966, 939 p.

REPUBLIQUE DU SENEGAL/MDR

Nouvelle politique agricole.
Dakar, Mars-Avril, 1984, 106 p. + 26 p. multigr.

ROBINEAU (Cl.)

Espace, Société, Histoire : l'ethnie, réalité ou illusion.
In : Cahiers ORSIOM, série Sciences Humaines, vol. XXI, n° 1,
1985, pp. 56-61.

TCHNIGOUA (B.F.)

Fondements de l'économie de traite au Sénégal (la surexploitation
d'une colonie de 1880 à 1960).
Paris, Editions Silex, 1981.

TOURE (ELH. S.N.)

L'Agriculture sénégalaise dans l'impasse.
In : Bulletin de l'IFAN, Série B, sciences humaines, T. 43, n° 3-
4, Juil.-oct. 1981, p. 289-318.

VANHAERVERBEKE (A.)

Rémunération du travail et commerce extérieur : essor d'une
économie paysanne exportatrice et termes de l'échange des
producteurs d'arachides du Sénégal.
Université de Louvain, 1970.

--- III- Ouvrages se rapportant aux migrations en Afrique de l'Ouest

AMIN (S.)

Les migrations contemporaines en Afrique de l'ouest.
Dakar, IDEP, 1972, 88 p. multigr.

AMSELLE (J.L.)

Aspects et significations du phénomène migratoire en Afrique.
In : Dossiers Africains, Paris, Maspéro, 1976, 127 p.

COLLIGNON (R.), GUEYE (M.),

Santé mentale et migrations vers la ville.
1987, 9 p. ronéo.

COLLOMB (H.), AYAT (H.)

Les migrations au Sénégal, études psychopathologiques.
In : Cahiers d'Etudes Africaines, Paris, Mouton et Cie, 1962, n°
8, T. II, pp. 570-597.

COLVIN (L.G.), BA (Ch.), BARRY (B.)

Les migrants et l'économie monétaire en Sénégambie, Agence des
Etats-Unis pour le développement international.
Université de Maryland Baltimore country, Dakar, 1980, 398 p. +
31 p. ananexe, multigr.

CONDE (J.), DIAGNE (P.S.)

Les migrations internationale Sud-Nord, une étude de cas : les
~~migrants maliens, mauritaniens, sénégalais de la vallée du fleuve~~
Sénégal en France.
Centre de Développement de l'OCDE, Paris, 1986.

COULIBALY (S.), GREGORY (J.) et PICHE (V.)

Les migrations voltaïques Tome I. Importance et ambivalence de la
migration voltaïque.
Ottawa. Ont. CRDI, 1980, 144 p. tome II, Méthodologie, 162 p.

DAVID (Ph.)

Les navétanes : histoire des migrations saisonnières de
l'arachide en Sénégambie, des origines à nos jours.
Abidjan, NEA, 1980, 525 p.

DELAUNAY (D.)

Migrations et pénétration de l'économie marchande, le Waalo (Région du Fleuve Sénégal).
Dakar, ORSTOM, 1975, 45 p. multigr.

DIALLO (S.)

Contribution à l'étude du phénomène de migration au Sénégal : les jeunes filles serer et diola à dakar.
Mémoire de maîtrise, Université de Dakar, Dpt de Philosophie, 1980-1981, 105 p multigr.

DIENG (A. A.)

Migrations, éducation, emploi à Dakar : résultats d'une enquête par sondage.
Dakar, BREDA, 1978, 120 p. multigr.

DIOP (A.)

Société toucouleur et migration.
Dakar, IFAN, 1964, 309 p.

DIOP (F.P.)

Migrations internes, nuptialité et fécondité.
In : Nuptialité et fécondité au Sénégal.
P.U.F., 1985, Travaux et Documents, Cahiers n° 112, pp. 73-104.

DIOP (F.P.), coll.

Les migrations et les structures agraires au Sénégal.
Dakar, 1985, 78 p. multigr. + annexes : enquête main-d'oeuvre-migration au Sénégal, 1979-1980.

DIOUF (M. B.)

Migrations artisanales et solidarité villageoise : le cas de Kanen Njob, au Sénégal.
In : Cahiers d'Etudes Africaines, n° 84, vol. XXI, 1981.

DUBOIS (J.P.)

L'émigration des Serer vers la zone arachidière, contribution à l'étude de la colonisation agricole des terres neuves au Sénégal.
Dakar, ORSTOM, 1971, 204 p.

GAUVEAU (DK), JOEL (G.), KEMPEENEERS (M.)

Démographie et sous-développement dans le Tiers-Monde.
Quebec, Center for developing Area Studies, Mc Gill University,
1986, Monograph Series, n° 21, 316 p.

GREGORY (J.), PICHE (V.)

La migration africaine vue à travers le prisme des enquêtes récentes.

Chaire Quételet 83'. Louvain, 1985. pp. 305-358.

GUEYE (Ch.)

Analyse spatiale des migrations internes au Sénégal 1960-1980.
Thèse de démographie, Louvain, Mars 1986, 102 p. + 12 p., multigr.

HAERINGER (Ch.)

Méthodes de recherches sur les migrations africaines. Un modèle d'interview biographique et sa transcription synoptique.
In : Cahiers ORSTOM, série Sciences Humaines, IX, n° 4, 1972, pp. 439-453.

KANE (F.), LERICOLLAIS (A.)

L'émigration en pays Soninke.

In : Cahiers ORSTOM, série Sciences humaines, XII n° 2, Paris, 1972, pp. 177-188.

LACOMBE (B.)

Mobilité et migration. Quelques résultats de l'enquête du Sine Saloum (Sénégal).

Cahiers ORSTOM, série Sciences Humaines, VI, 4, Paris, 1969, pp. 11-42.

LACOMBE (B.)

Etude démographique des migrations et des migrants relevés de 1963 à 1965 dans l'enquête du Sine Saloum (Sénégal).

Cahiers ORSTOM, série Sciences Humaines, IX, Paris, 1972, pp. 393-412.

LACOMBE (B.)

Note descriptive sur les groupes de migrants relevés au Sénégal dans les enquêtes rurales de Ngahorhème et Ndémène (Sénégal) de

1968 à 1970 et dans l'enquête urbaine de Pikine de 1969.
Cahiers ORSTOM, série Sciences Humaines, IX, 4, Paris, 1972, p.
413-424.

LACOMBE (B.), VAUGELADE (J.), DIOUF (B.).

Exode rural et urbanisation au Sénégal. Sociologie de la
migration des Serer de Niakhar vers Dakar en 1970.
In : Travaux et Documents ORSTOM, Dakar, 1977, n° 73, 205 p.

LEBRIS (E.), DSMONT (A.), MARIE (A.)

Famille et résidence dans les villes africaines. Dakar, Bamako,
Saint Louis, Lomé.
Paris, l'Harmattan, collection villes et entreprises, Août 1987,
268 p.

LERICOLLAIS (A.)

Peuplement et migrations dans la vallée du Sénégal.
Cahiers ORSTOM, Série Sciences Humaines, XII, 2, Paris, 1972, pp.
123-135.

LERICOLLAIS (A.) et VERNIERE (M.)

L'Emigration toucouleur : du Ffleuve Sénégal à Dakar.
Cahiers ORSTOM Série Sciences Humaines, XII, 2, Paris, 1972, p.
161-176.

O'NDEYE (M.)

Les relations ville/campagne intra-familiales. Le cas de Dakar.
In : Nourrir les villes, Paris, l'harmattann, 1986, pp. 256-270.

O'NDEYE (M.)

A propos des styles alimentaires à Dakar.
In : Nourrir les villes, Paris, l'Harmattan, 1986, pp. 179-193.

O'NDEYE (M.)

Les Associations en villes africaines : Dakar, Brazzaville.
Paris, l'harmattan, 1985, 125 p.

OSMONT (A.)

La Banque Mondiale et les politiques urbaines nationales.
In : Politique Africaine n° 17, Mars 1985, pp. 58-73.

PICHE (V.), GREGORY (J.), DESROSIERS (D.)

Migration et sous-développement en Haute-Volta : essai de typologie.
In : Cahiers québécois de démographie, vol. 10, n° 1, Avril 1981, pp. 87-120.

PICHE (V.), GREGORY (J.), COULIBALY (S.)

Vers une explication des courants migratoires voltaïques.
In : Cahiers québécois de démographie, vol. 13, n° 1, avril 1980, pp. 76-103.

POULAIN (M.)

La migration. Concept et méthodes de mesure.
In : Migrations Internes, collecte des données et méthodes d'analyse. Chaire Quetelet '83, Louvain, 1985, pp. 305-358.

REPUBLIQUE DU SENEGAL/MEF/DS

Méthodologie et principaux résultats de l'enquête Main-d'oeuvre-Migration au Sénégal, 1979-1980.
Dakar, 1982.

REPUBLIQUE DU SENEGAL/MEF/DS

~~Recensement Général de la population d'avril 1976.~~

REY (P.P.), LEBRIS (E.), SAMUEL (M.)

Le capitalisme négrier : la marche des paaysans vers le prolétariat.
Paris, maspéro, 1976, 211 p.

ROCHEFORT (M.)

Migrations et déséquilibres villes-campagnes.
Paris, Cahiers ORSIOM, 1973, vol. X, n° 2/3.

SALL (A.)

Enquête sur les caractéristiques et les tendances de l'immigration négro-beidane de Mauritanie à Dakar (Sénégal).
Mémoire de philosophie, Université de Dakar, 1985-1986, 132 p.

SAVANE (L.)

L'Importance des migrations dans le Sahel.
Séminaire de présentation des données de l'enquête, Méthodologie, migration, Bamako, janv. 1985, 16 p. ronéo.

SAVANE (L.), THIAM (B.), POULAIN (M.)

Le Projet d'études des migrations dans le Sahel.
In : Migrations internes, collectes des données et méthodes d'analyse, Chaire Quetelet'83, Louvain, 1985, pp. 359-376.

SOW (F.)

La migration à Dakar.
In : Les migrants et l'économie monétaire en Sénégambie, pp. 229-277, Dakar 1980.

TRINCAZ (P.)

L'Importance de la famille dans la migration des serer du Bassin arachidier vers Dakar.
Lomé, Fev. 1987, 7 p. ronéo.

VERNIERE (M.)

~~Campagne, ville, bidonville, banlieue : Migrations intra-urbaines vers Dagoudane-Pikine, ville nouvelle de Dakar (Sénégal).~~
In : Cahiers de l'ORSTOM, n° 2/3, 1973.

WANE (O.)

La croissance urbaine au Sénégal. Urbanisation, extension de Dakar.
In : Mondes en développement, Paris-Bruxelles, 1985, T. 13, n° 52, pp. 553-580.

WEIGEL (J.Y.)

Economies rurales et migrations de la région de Waoundé.
Dakar, ORSTOM, 1978.

WEIGEL (J.Y.)

Migrations et production domestique des soninké du Sénégal.
Dakar, ORSTOM, 1982, 134 p.

IV. Ouvrages généraux :

AGIER (M.), COPANS (J.), MORICE (A.)

Classes ouvrières d'Afrique Noire.
Paris, Karthala, ORSTOM, 1987, 293 p.

AMIN (S.)

Le Développement inégal.
Paris, Edition Minuit, 1973.

AMIN (S.)

Le capitalisme et la rente foncière.
In : La Question paysanne et le capitalisme, Paris, Maspéro,
1974.

BOUDON (R.), LAZARFELD (P.)

L'analyse empirique de la causalité.
Paris, Mouton et Co, 1966, 291 p.

COPANS (J.)

Les Mystères des Brazzavilles noires.
In : Collectif Afrique plurielle, Afrique actuelle - Hommage à Balandier, Paris, Karthala, pp. 255-263.

COPANS (J.)

Critique et politique de l'Anthropologie.
Paris, Maspéro, 1974.

CRESSWELL (R.), GODELIER (M.)

Outil d'enquête et d'analyse anthropologique.
Paris, Maspéro, 1976, 290 p.

CROZIER (M.)

Le phénomène bureaucratique.
Paris, Seuil, 1963, 382 p.

CROZIER (M.), FRIEDBERG (E.)

L'Acteur et le système.
Paris, Seuil, 1977, 413 p.

DIOP (A.B.)

La famille wolof.
Paris, Karthala, 1985, 262 p.

JAVEAU (Cl.)

L'Enquête par questionnaire. Manuel à l'usage du praticien.
Bruxelles, Editions de l'Institut de sociologie de l'Université
libre de Bruxelles, 1974, 264 p;

MARX (K.)

Le Capital.
Paris, Editions sociales, 1976, L.I.

MBAYE (S.)

Sources démographiques des pays du Sahel conservées dans les
archives (1816-1960).
Etudes et Travaux de l'U.S.E.D., n° 7, 1986, C.I.L.S.S.,
Institut du Sahel, 328 p.

MICHELS (R.)

les Partis politiques.
Paris, Flammarion, 1971, 309 p.

MORIN (L.)

Histoires de vie et mutations récentes de la société Québécoise.
Dossier de travail n° 2, Université Laval, 37 p. ronéo.

VALENTEI (D.)

Théorie de la population.
Moscou, Editions du Progrès, 1977, 623 p.